

Besprechungen = Comptes rendus

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire**

Band (Jahr): **2 (1995)**

Heft 1

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Nutzungsbedingungen

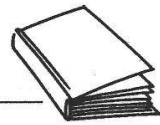
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



LITERATUR ZUM THEMA / COMPTES RENDUS THÉMATIQUES

ALAIN CORBIN (HG.) **DIE SEXUELLE GEWALT IN DER GESCHICHTE**

KLAUS WAGENBACH, BERLIN 1992, 157 S., DM 19.80

Der Berliner Verleger Klaus Wagenbach ist bekannt für sein Interesse an der Historiografie der französischen Annales-Schule. Deren oft illustrative und detailgetreu-anschauliche Erzählweise kommt dem verlegerischen Ansinnen entgegen, und so sind schon eine ganze Reihe interessanter Übersetzungen im Wagenbach-Verlag erschienen. Zu ihnen gehört auch der Sammelband mit Aufsätzen zur Geschichte der sexuellen Gewalt, der zuerst als Sonderausgabe der «Mentalités» in Paris erschienen ist und von Alain Corbin herausgegeben wurde. Der Band bietet aber mehr als eine Kompilation annalistischer Arbeiten. Die Beiträge verfolgen alle ein geschlechtergeschichtliches Interesse, einzelne bringen zusätzlich Foucaults Sexualitätsbegriff ins Spiel, zwei Aufsätze aus dem englischsprachigen Raum konfrontieren die französische Forschung mit Thesen der britischen Sozialgeschichte und der amerikanischen «gender studies».

Nach einem peinlichen und ärgerlichen Vorwort Corbins (der in der sexuellen Gewalt eine Art «Tier in uns» erkennt) geht Jean-Pierre Leguay in seinem Aufsatz anhand eines spätmittelalterlichen Vergewaltigungsfalls in Rennes dem gerichtlichen Verfahren gegen die beiden beteiligten Honoratiorensöhne nach. An den Vertuschungsaktionen der Beteiligten zeichnet Leguay das Bild einer mittelalterlichen Gesellschaft, in der sexuelle Gewalt gegen Frauen keine Straffolgen nach sich ziehen musste.

Zwei Beiträge gehen ins Ancien Régime zurück. Claude Quézel analysiert den medizinischen, religiösen und politischen Diskurs um die Syphilis, der durch die AIDS-Diskussion wieder hochaktuell geworden ist. Raphaël Carrasco dokumentiert die Verfolgung von Sodomiten im Spanien des 16. und 17. Jahrhunderts durch die Inquisition.

Die letzten drei Aufsätze bewegen sich zeitlich im 19. und frühen 20. Jahrhundert. An drei unterschiedlichen Beispielen suchen sie nach den Gründen moderner männlicher Gewalt gegen Frauen. Anne-Marie Sohns Aufsatz basiert auf einer alltagsgeschichtlichen Auswertung mehrerer Hundert Vergewaltigungsfälle in Frankreich zwischen 1870 und 1939, Amy Gilman Srebnik untersucht einen Mord von 1841 an einer New Yorker Zigarrenverkäuferin, und Judith Walkowitz analysiert die fünf Morde an Londoner Prostituierten 1888, die Jack the Ripper zugeschrieben wurden und bis heute unaufgeklärt sind. Dieser letzte Beitrag wird besonders interessant durch seine innovativen Fragestellungen. Walkowitz verfolgt den Zweck des Ripper-Mythos, mit dem mehrere Generationen junger Frauen erzogen wurden, und dessen intendierte Botschaft war: Zu viele Gefahren lauern in der Stadt, sie ist deshalb kein Ort für Frauen.

Was Walkowitz zum Ripper-Mythos abschliessend feststellt, dient analog als Fazit zu den anderen Arbeiten über das Thema sexuelle Gewalt: «Wie beherrschend das Ripper-Bild auch sein mag, es teilt uns sicher nicht alles Wissenswerte über männliche Kultur und männliche Natur mit. Feministinnen müssen hinter diesen Mythos vordringen und sowohl dieses vereinfachte Bild als auch die komplexe Realität, die dahinter verborgen liegt, untersuchen.»

Martin Lengwiler (Zürich)

MICHEL PORRET (DIR.)

DISCIPLINE: USAGES, FIGURES.

EQUINOXE, REVUE ROMANDE DE SCIENCES

HUMAINES, NO 11, GENÈVE 1994, 230 P., FS 20.-

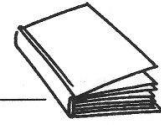
La dernière livraison de la revue *Equinoxe* est consacrée aux usages et figures de la «discipline». Quinze intervenants – presque tous genevois – ont participé à ce numéro coordonné par Michel Porret. Onze contributions – dont six d'histoire purement genevoise – charpentent le dossier en trois volets: le premier rappelle les «valeurs fondatrices» de la «discipline» à travers la médecine, la religion et le droit. Les «usages anciens» font l'objet du deuxième volet fortement centré sur Genève, mis à part une étude sur l'Inquisition envisagée à partir de la littérature. Les contributions touchent alors l'organisation de l'hôpital genevois, la discipline familiale dans la pastorale genevoise, les lois somptuaires genevoises et la maîtrise juridique de l'espace genevois.

Enfin, les «usages modernes» depuis le XIXe siècle permettent d'ouvrir les dossiers de l'instruction publique, la transformation de la protection de l'enfance en système de «correction» et les enjeux de la coercition sexuelle en Chine depuis le XVIIe siècle. Deux entretiens encadrent brillamment les contributions: l'un centré sur la place à donner au concept de «seuil de tolérance» dans une réflexion sur la discipline, l'autre portant sur les liens entre droit pénal et discipline. Enfin, un essai d'un praticien de l'action sociale prend position sur l'émergence de nouvelles formes de coercition sociales dans l'espace démocratique.

L'enjeu déclaré du numéro consiste à souligner les ambiguïtés de la «société disciplinaire», en considérant la «discipline» entre répression et liberté (raisonnable?). Un tel projet signifie que

la discipline – en tant que système de conduite des actions humaines – est condition de la réactualisation perpétuelle du contrat social qui fonde notre démocratie. Il est bon de le savoir et de le redire aux citoyen(ne)s de ce pays. Les travaux présentés en témoignent, même si la plupart des recherches qui nous sont offertes s'inscrivent assez loin du combat mené en son temps par Michel Foucault, référence incontournable de ce débat. Il faut souligner d'ailleurs que l'insistance portée par le philosophe français sur le système coercitif bourgeois – qui peut fort bien être remis en cause comme le fait la critique raisonnée menée par Frank Dikötter sur le concept d'*ars erotica* chinois – ne suppose aucune opposition de fond avec la thèse défendue par Michel Porret. Foucault avait bien inscrit son «quadrillage des corps» dans le fonctionnement même du «libéralisme bourgeois». Il déclarait sans équivoque que la «discipline, c'est l'envers de la démocratie» (*Les Nouvelles littéraires*, Paris 1975) et en ce sens, elle lui colle à la peau.

Foucault se distinguait – ce fut sa grandeur – dans un combat ouvert avec le système politique en place. Aujourd'hui – et la nature des textes proposés dans ce numéro d'*Equinoxe* ne le dément pas – il semble bien qu'il ne reste plus guère de traces d'un combat qui puisse s'y apparenter, au cœur d'une «société consensuelle» – précisément par le poids de la discipline – où l'ordre de la consommation dénoncé aussi par Foucault, allié à des formes moins grossières que la prison, a su captiver les acteurs. A tort ou à raison, Foucault, par son entreprise et son action sur le terrain, demandait un autre contrat social. Le contrat social, dont il est question ici, ne se discute pas. Dommage. On accepte l'idée qu'avec les transformations des conceptions juridiques (passage du droit-



devoir au droit-liberté selon le bel article de Bénédikt Winiger) et des sensibilités depuis le XVIIIe siècle, la discipline se fait aussi – et autant – «génératrice de progrès et de liberté» (p. 17) que de contraintes. Un tel positionnement modifie – par rapport à la problématique de Foucault – probablement radicalement la portée du discours de l'historien dans le fonctionnement même du système politique contemporain; mais nous ne sommes plus en '68, comme chacun le sait, et la discipline historique se veut nuancée, complexe, relativiste – sûrement pas combattante. Il est frappant de voir combien l'intéressante prise de position de Miguel Norambuena détonne par rapport au reste de l'ouvrage: il est «psy» et participe à une action sociale quotidienne (hébergement d'urgence à Genève)...

Afin de lever toute équivoque sur la nature de mon propos, je dirai que j'avais cinq ans en 1968 et mon discours ne doit pas être pris pour de la «nostalgie-camarade». Ce serait plutôt un constat glacé auquel – en tant qu'historien – je n'échappe en aucune manière.

Frédéric Sardet (Yverdon-les-Bains)

DIRK BARGHOP
FORUM DER ANGST
EINE HISTORISCH-ANTHROPOLOGISCHE STUDIE ZU VERHALTENSMUSTERN VON SENATOREN IM RÖMISCHEN KAISERREICH

CAMPUS, FRANKFURT 1994, 226 S., DM 68.–

Gegen die bisher in der Geschichtsschreibung gemachten Versuche, das Phänomen *Angst* zu fassen, grenzt Barghop seine Untersuchung ab, und er distanziert sich insbesondere von Delumeaus *Angst im Abendland* (2 Bde., Reinbek bei Hamburg 1985): «Der Historiker betriebe nichts

anderes als Geschichtsmetaphysik, würde er <die> Angst, <die> Furcht, <die> Weltangst, <die> Angstneurose oder <die> Phobie als Produkte eines philosophischen beziehungsweise klinischen Diskurses mit der Aura eines transhistorischen oder, wie Paul Veyne es nennt, natürlichen Objektes umkleiden. [...] Die ahistorische Setzung eines natürlichen Objekts hat [...] unweigerlich zur Konsequenz, dass der Historiker nur noch nach der <Hal-tung> der Gesellschaften zu seinem Untersuchungsobjekt fragen kann.»

(S. 33) Dagegen stellt der Autor das Konzept der Angst als einer «anthropologischen Kompetenz», und er analysiert sie als «<gesichtslose Virtualität>, die erst im Rahmen eines geschichtlichen, kulturellen oder sozialen Kontextes ihr jeweils ganz spezifisches Profil erhält». (S. 36)

Barghop legt zugleich auf überzeugende Weise dar, dass Angst als solche historisch nicht zu erfassen ist: Sie ist immer Teil, wird nie selbst zum Objekt von Diskursen oder Praktiken. Historisches Untersuchungsobjekt kann deshalb nicht die Angst, sondern können nur Diskurse und Praktiken sein, aus denen sich «Dispositionen-für-Angst» ergeben.

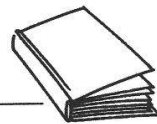
Die hier skizzierte Ausgangsposition wird als Einstieg in den breit angelegten theoretisch-methodologischen Teil des Buches entwickelt. In den zwei folgenden Kapiteln operationalisiert der Autor den Begriff der «Disposition-für-Angst» am Beispiel der gesellschaftlichen Gruppe der römischen Senatsaristokratie: Er geht aus von der Definition ihres sozialen Feldes als «Figuration interdependenter Menschen» (Elias), die er hinführt zu einer Erfassung der Selbstkonstitution römischer Senatoren in ihrer zweifachen Objektivierung in den Institutionen und in den Leibern (Bourdieu). Das senatorische Subjekt konstituiert sich zum einen unter den (institutionellen) Bedingungen der senatorischen Figuration, zum andern in

der Verinnerlichung spezifischer Muster der Wahrnehmung, des Denkens und Handelns, die sich als Habitus den Individuen einschreiben. Im sozialen Feld der senatorischen Aristokratie werden die auf diese Weise herausgebildeten Verhaltensdispositionen zu «Dispositionen-für-Angst» dann, wenn die Homogenität der Formen der Existenz und des Habitus nicht mehr garantiert sind.

Im zweiten Teils des Buches überprüft Barghop diese Untersuchungshypothese, indem er verschiedene Aspekte der senatorischen Figuration und des senatorischen Habitus analysiert, denen er die veränderten Existenzbedingungen des Prinzipats gegenüberstellt. Zunächst greift er das Ordnungsprinzip des senatorischen Funktionszusammenhangs heraus: Die Verfügung über die Ressourcen zur Herstellung sozialer Beziehungen entscheidet über die soziale Position des Senators. Dieses Prinzip wird im Prinzipat dadurch aufgehoben, dass der *princeps* das Zentrum der Ressourcenvergabe ist; ein Senator verfügt damit nicht mehr unmittelbar über Ressourcen, sondern nur noch mittelbar aufgrund seiner Nähe zum Kaiser. Auf dieser Grundlage werden drei Aspekte des senatorischen Habitus untersucht, die «körperliche Hexis» (die Muster der körperlichen Haltung und Bewegung, die Regeln des Sprechens) – der die Bewegungen und Haltungen des Körpers des *princeps* gegenübergestellt wird –, die ausserkörperlichen Symbole der Angehörigen des Senats und der Magistrate, die gegenseitige Verhaltenskontrolle unter den Senatoren. Schliesslich analysiert Barghop – in zwei scharfsinnigen und lustvoll zu lesenden Interpretationen von Seneca-Texten (Briefe an Lucilius und *Ad Polybium de consolatione*) – die «Konjunktur der stoischen Philosophie» und den vorsichtig-tastenden Umgang der Aristokratie mit den Freigelassenen des Kaiserhauses als Verhaltensanpassungen

unter den Bedingungen des veränderten senatorischen Funktionszusammenhangs und damit als Praktiken, die sich aus Dispositionen-für-Angst ergeben.

Als Beispiel für den Prozess, worin der Prinzipat die senatorischen Verhaltensdispositionen zu «Dispositionen-für-Angst» transformiert, sei Barghops Analyse der ausserkörperlichen Symbole herausgegriffen. Senatoren und Amtsträger zeichnen sich durch eine bestimmte Kleidung aus, sie sitzen auf dem Amtsstuhl, der *sella curulis*, Liktoren tragen ihnen das Zeichen der Amtsgewalt voran, als siegreiche Feldherren bekleiden sie sich mit dem Gewand des Triumphators; diese Symbole schaffen eine innere Differenzierung der senatorischen Aristokratie, welche jedoch durch die Dimension der Zeit, die (mindestens) jährlich wechselnde Vergabe der Ehrenämter aufgehoben wird: die Symbole zirkulieren und die Abfolge der Jahre hebt die Hierarchie gleichsam diachronisch auf. Der *princeps* jedoch verleiht diese Symbole beliebig, ausserhalb der Regeln der senatorischen Figuration, den ihm Nahestehenden; auch der Triumph wird im Prinzipat zu einem Monopol des Kaisers. Damit durchbricht er das Zirkulieren der Symbole: die «Disposition-zum-Kursieren» wird zur «Disposition-für-Angst». Der Autor weist auf die Verlagerung der triumphalen Symbolik hin, die er in der Eskalation der Reichtumsdemonstration (Gelage, Mobiliar, Dienerschaft, Villen) festmacht; gegen seine Feststellung, dass die ausserkörperliche Symbolik auch auf diese Weise der egalisierenden Dimension der Zeit entzogen wird, ist nichts einzuwenden; fragwürdig scheint jedoch der allzu direkte «Kompensationscharakter», der suggeriert wird: die Reichtumsdemonstration bleibt auf den Kreis der partizipierenden Aristokratie beschränkt, während der Triumph ein Demonstrationzug durch und für die Stadt war. Dieser Einwand



betrifft allerdings ein Detail nur einer insgesamt überzeugenden Argumentation.

Barghops Arbeit (eine althistorische Dissertation der Universität Freiburg i. Br.) stellt zum einen eine radikale Alternative dar zum hermeneutischen «Verstehen» des «römischen Wesens», wozu nach wie vor allzuvieler Althistoriker mittels ihres «Einfühlungsvermögens» zu gelangen meinen; Angst wird entpsychologisiert und in die einzig historisch erfassbaren gesellschaftlichen Dispositionen, welche sie hervorbringen können, gefasst. Zum andern ermöglicht die Untersuchung von Habitus und Figuration der senatorischen Aristokratie einen innovativen Blick auf die Praktiken römischer Politik, der manche vermeintlich feststehenden Begrifflichkeiten (wie «senatorische Opposition», Luxusgesetze, Majestätsprozesse, vgl. die entsprechenden Exkurse des Buches) umstösst und die damit bezeichneten Praktiken wirklich in ihrem gesellschaftlich-politischen Zusammenhang zu erfassen erlaubt.

Neben seiner Bedeutung für die aktuellen althistorischen Debatten zeichnet sich das Buch aber auch durch eine weitere Qualität aus: Die theoretisch-methodologische Einleitung weist auf exemplarische Weise nach, wie aktuelle gesellschaftstheoretische Konzepte für Geschichtsforschung fruchtbar zu machen sind und schafft damit eine Grundlage für künftige Arbeiten, die sich nicht auf eine Reproduktion der etablierten Kategorien von Politik und Verfassungsgeschichte beschränken wollen. Barghops Arbeit ist ein wichtiger Beitrag zur politischen Anthropologie, welche weit über den Bereich der Alten Geschichte hinaus Beachtung verdient.

Thomas Späth (Basel)

RAUL MERZARIO

ANASTASIA OVVERO LA MALIZIA DEGLI UOMINI

RELAZIONI SOCIALI E CONTROLLO DELLE NASCITE IN UN VILLAGGIO TICINESE 1600–1750

LATERZA, ROMA-BARI 1992, 139 P., FS 27.–

L'analyse micro-historique, qui depuis une quinzaine d'années marque le panorama historiographique italien, est née en réaction aux paradigmes de l'histoire quantitative et sérielle, mais aussi à l'idée que l'histoire des classes inférieures ne pouvait se faire que sous le signe de l'anonymat et du quantitatif. Le terme «micro-histoire» a ainsi servi à désigner les analyses circonscrites à des phénomènes locaux – communautés villageoises, groupes de famille, individus –, mais dont les conclusions vont au-delà de la simple description du cas isolé. L'individu devient ainsi le fil conducteur d'une série d'analyses où l'on ne cherche pas tant la norme que l'exception et le particulier. En d'autres termes, en décrivant les cas en marge, ce sont les marges du champ social qui sont mises en évidence. Or, selon les tenants de cette approche, les cas statistiquement peu fréquents peuvent être nettement plus révélateurs que des phénomènes stéréotypés, car ils permettent de remettre en cause les anciens paradigmes et d'en construire de nouveaux.

Mais venons-en au livre de Raul Merzario. L'histoire que l'auteur nous raconte est celle d'Anastasia Provino, une femme de Meride, un village situé dans les collines du Mendrisiotto (Tessin), qui est accusée d'inceste et condamnée au bannissement du village et à la révocation de ses droits bourgeoisiaux.

Le procès d'Anastasia a des origines très lointaines et s'insère dans l'histoire des conflits de pouvoir au sein de la communauté et du système économique

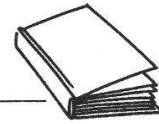
de ce village d'émigrants. A Meride, la vie politique et économique est en effet dominée par les Oldelli, une ancienne famille qui a basé sa réussite sur la pratique notariale. Sa position permet à ses membres de se conduire de façon autoritaire, voire même violente, envers sa population. Il n'est dès lors pas étonnant que les tensions s'accumulent et finissent par exploser, comme c'est le cas en 1660 lorsqu'Andrea Oldelli est blessé mortellement par Angelo Pozzi lors d'une dispute. Commence ainsi une série de vengeance qui vont durer trente ans.

Mais qu'est-ce qu'Anastasia a à voir avec cette histoire de vendettas? En fait, elle s'est trouvée indirectement mêlée à ces représailles à cause de l'amitié qui liait son frère à l'un des opposants à la famille Oldelli. Un mémorial anonyme (mais probablement rédigé par un membre de la famille Oldelli) va donc l'accuser d'inceste avec son jeune neveu Provino. Son procès s'ouvre en 1678; elle est finalement jugée coupable et condamnée au bannissement.

Ce procès ne nous éclaire pas seulement sur les rapports sociaux au sein de cette communauté, mais également sur le comportement démographique de ses membres. En effet, durant les interrogatoires, Anastasia, sous la torture, admet avoir eu plusieurs amants (seize selon son témoignage) et de nombreuses relations sexuelles avec ceux-ci, au nombre desquels figure d'ailleurs un membre de la famille Oldelli. Or, lorsque les juges lui demandent pourquoi elle n'est jamais tombée enceinte, Anastasia leur explique que les hommes «agissaient par malice», c'est-à-dire qu'ils pratiquaient le coïtus interruptus. Bref, son témoignage semblerait indiquer que des pratiques contraceptives étaient déjà connues dans la deuxième moitié du XVII^e siècle dans ce petit village tessinois.

Mais Merzario ne se contente pas de présenter cet exemple surprenant de contrôle des naissances. Il veut également essayer de comprendre les raisons de la présence de cette pratique dans ce petit village. Et l'explication passe par l'analyse de la base économique et matérielle de Meride, qui est, comme on l'a dit précédemment, un village d'émigrants. Ces ouvriers, qui fréquentent les villes de l'Europe entière, sont probablement entrés en contact avec les milieux de la prostitution qui connaissaient déjà bien les pratiques contraceptives. Ils auraient par la suite adopté ces comportements lors de leurs rapports conjugaux. Pour l'auteur, la raison est d'ailleurs évidente: ces ouvriers, en grande partie des tailleurs de pierre et des stucateurs, basent en effet leur succès sur la qualification et la spécialisation, auxquelles ils parviennent grâce à l'éducation scolaire et professionnelle qu'ils reçoivent au village. C'est en fait leur qualification et leur préparation qui leur permettent d'exceller sur les chantiers d'Europe. Pour cette raison, l'instruction est une obsession pour les émigrants de Meride. Contrairement à une économie paysanne traditionnelle, les enfants du village entrent donc dans la vie active tardivement car leur période de formation et d'apprentissage est très longue. Pour les couples, il est donc important de limiter le nombre d'enfants afin de ne pas rompre l'équilibre au sein du ménage entre producteurs et consommateurs. L'auteur donne comme preuve du succès des pratiques contraceptives la nette baisse des naissances entre 1650 et 1750 et le dépeuplement progressif du village qui passe de 475 habitants en 1671 à 323 en 1747.

Les hypothèses de Merzario sont fascinantes et n'ont pas manqué de susciter un vif intérêt, mais aussi de



soulever un certain nombre de questions, parmi les historiens. L'analyse statistique menée par l'historien italien n'a en effet pas éliminé tous les doutes quant à la présence réelle de comportements contraceptifs parmi les femmes de Meride. La baisse démographique et des naissances relevée par l'auteur pourrait être due à des phénomènes autres que la contraception. Une absence prolongée des maris, une augmentation de l'émigration définitive, un âge au mariage plus tardif pour les femmes, l'augmentation du nombre de décès d'émigrants loin de leur village, sont autant de facteurs qui pourraient expliquer la diminution des naissances à Meride entre 1650 et 1750. A cet égard, une analyse plus détaillée de la fécondité aurait pu nous en apprendre davantage sur l'évolution des comportements reproductifs de Meride. Enfin, il faudrait se demander si l'évolution démographique de ce village représente un cas isolé ou bien si elle reflète une tendance régionale plus générale. Or, il semblerait que Meride constitue une exception, ce qui contribue à renforcer l'idée qu'Anastasia n'est qu'un cas isolé et tout à fait singulier.

Luigi Lorenzetti (Genève)

STEFAN ROHRBACHER
GEWALT IM BIEDERMEIER
ANTIJÜDISCHE AUSSCHREITUNGEN
IN VORMÄRZ UND REVOLUTION
(1815–1848/49)

CAMPUS, FRANKFURT 1993, 344 S., FR. 68.–

«Hepp-Hepp» war ein gebräuchlicher antijüdischer Hetzruf zu Beginn des 19. Jahrhunderts. Die von Würzburg ausgehenden antijüdischen Ausschreitungen des Jahres 1819 tragen seinen Namen. Woher dieses «Hepp-Hepp» stammt, lässt sich nicht mehr genau sagen. Während

sich der Spott des «Hepp-Hepp» in der ganzen ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts belegen lässt, häuften sich antijüdische Ausschreitungen im Vormärz und in der Revolutionszeit. Stefan Rohrbachers Interesse trachtet danach, diese Vorgänge in ihren räumlichen und zeitlichen Verbreitungen eingehend darzustellen. Er versucht mit anderen Worten «die Beziehungsgeschichte von Bevölkerungsmajorität und jüdischer Minorität näher zu beschreiben» (S. 284). Vier zeitlich wie lokal verschiedene Phasen der Gewalt gegen die Juden vergleicht er in seiner Studie: Die sogenannten »Ritualmord«-Krawalle und andere »Religionstumulte«, die »Hepp-Hepp-Krawalle« des Jahres 1819, die Ereignisse des Revolutionsjahres 1830 und jene der »Märzrevolution« von 1848.

Stefan Rohrbacher formuliert in trefender Kürze: «Nicht jede Gewalttat, die einen Juden traf, meinte auch den Juden» (S. 32). Allerdings bleibt eine Unsicherheit über Ziele, Ausmass und Art der Ausschreitungen gegen die Juden bestehen, infolge der oftmals nur vage fassbaren Aussagen in den zeitgenössischen Texten sowie deren ungenauer Sprachregelung. Diese Unsicherheit liess es dem Autor geraten scheinen, auf eine seriell auswertbare Erhebung, «auf quantifizierbare, in ein klares Kategoriensystem eingepasste Daten» (S. 33), zu verzichten.

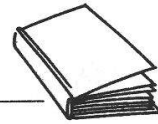
Zweifellos hatten die antijüdischen Ausschreitungen etwas mit dem «Sozialen Protest» jener Jahre zu tun. Aber fasst man die Formel vom «Sozialen Protest» eng, so entsprachen dem gerade die Ausschreitungen gegen die Juden der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts nur sehr bedingt. Belässt man hingegen den Begriff «sozialer Protest» bei einer weiten und allgemeinen Bedeutung, so kann er «kaum noch der präzisen Eingrenzung des Phänomens» (S. 18) dienen. Anders aus-

gedrückt: Die genauere Bestimmung der Beziehung zwischen Bevölkerungsmehrheit und Juden bereitet etliche Schwierigkeiten. Die antijüdische Gewalt gesamthaft als Ausdrucksform des «Sozialen Protestes» zu erklären, reicht Stefan Rohrbacher nicht aus. So greifen die Stellvertreter-Theorien, wie sie etwa Eleonore Sterling 1950 in ihrem Aufsatz über die «Hepp-Hepp-Krawalle» vertreten hatte (E. Sterling, «Anti-Jewish Riots in Germany 1819. A Displacement of Social Protest», *Historia Judaica*, 12 (1950), 105–142) zu kurz. Dass Juden mit Gewalt lediglich deshalb angegriffen wurden, weil der eigentliche «Feind» nicht angreifbar war und der Protest somit «nur» auf sie übertragen wurde, die Geschichte der antijüdischen Exzesse mit anderen Worten auf den Nenner eines pauschalen «Displacement of social Protest» gebracht werden könnte, hält der eingehenden Betrachtungsweise von Stefan Rohrbacher nicht stand. Bei seiner Arbeit verhält es sich denn auch wie so oft bei historischen Fallstudien: Je mehr er sich dem einzelnen Ereignis, der einzelnen Ereigniskette, dem einzelnen Ort annähert, umso schwächer wird die Erklärungskraft der Theorie des «Sozialen Protestes», die es handkehrum doch braucht, um die Übersicht über das grosse Ganze zu behalten. Auf diese Art entsteht ein produktives Spannungsverhältnis historischer Forschung, das sich bei dieser Untersuchung ausserordentlich gut nachverfolgen lässt.

Rohrbacher hebt die «oftmals changierende Gemengelage» hervor, die für das Auftreten antijüdischer Gewalt geltend gemacht werden muss. Neben den «Ritualmordkrawallen», welche vor allem um 1834 im Rheinland auftraten und Ausdruck der alten christlich-abendländischen, religiös motivierten Feindschaft gegen die Juden waren, ging es bei den «Hepp-Hepp-Krawallen» von 1819 in

erster Linie um die Emanzipation der Juden, die während jener Jahre sichtbar wurde. Es waren zumeist «lokale Konflikte als Konkretisierung des allgemeinen Konflikts um die Stellung der Juden in der bürgerlichen Gesellschaft» (S. 147). Dagegen muss für die Ereignisse von 1830/32 eine Vielzahl verschiedener, sich überlagernder Gründe angeführt werden. Die Exzesse der Jahre 1830/1832 hatten kaum einen ursächlichen Zusammenhang mit anderen Strängen des Protestgeschehens und gehörten doch eng zusammen. Noch schwerer fällt Rohrbacher die Interpretation der antijüdischen Gewaltwelle von 1848/49. Gleich wie 1830 fiel sie vor allem in die Anfangsphase der «Revolution», unterschied sich aber, was den Zusammenhang konjunkturrell-wirtschaftlicher Entwicklungen (Teuerung) mit den Übergriffen gegen die Juden anbelangt. Zwar führte die Zeit der Missernten von 1844 bis 1846 und 1847 in grossen Teilen Ost- und Nordeutschlands zu eigentlichen Hungerrevolten, nicht aber zu verbeiteter Gewalt gegen die Juden. Wesentlich ist zudem, dass die Gewalt der Revolutionszeit gegen die Juden «von Amsterdam bis Rom» (S. 182) zwar ganz Europa überzog, aber die lokalen und regionalen Exzesse doch weitgehend unabhängig voneinander ausbrachen. Nicht unwichtig im Hinblick auf die These vom Übertragen des Protests auf die Juden ist auch Stefan Rohrbachers Äusserung, dass dort, wo die Forderungen der Revolution laut und deutlich vorgetragen wurden, die Juden weitgehend unbehelligt blieben (S. 291).

Es müssen also – dies eine Hauptfolgerung – die Konflikte um die lokal-bürgerliche Gleichstellung der Juden in Betracht gezogen werden, um die Gewalt gegen sie zu erklären. «Zieht man eine Gesamtbilanz», folgert Stefan Rohrbacher, «so treten die allgemeinen gesellschaftlichen Spannungen als



Ursachenkategorien für den Ausbruch antijüdischer Ausschreitungen zweifellos hinter den Konflikten um die Emanzipation der Juden und ihre jeweiligen örtlichen Auswirkungen zurück.» (S. 292)

Rohrbachers Untersuchung über die antijüdische Gewalt – bewusst verzichtet er auf den erst in den späten 1870er Jahren geprägten Begriff des «Antisemitismus» – baut auf zahllosen Recherchen in örtlichen und regionalen Archiven auf. Ihr Reichtum an zeitgenössischen Texten und Belegstellen ist beeindruckend. Aber er verharret nicht einfach bei der erzählenden Darstellung einer Vielzahl örtlicher Ereignisse und Gewalttaten, sondern versucht auch die Frage der «Täterschaft», das heisst der Trägerschichten und der Haltung der Juden selbst auszukundschaften. Dass vor allem lokale Unterschichten und abstiegsbedrohte Gruppen des mittleren wie des kleinen Bürgertums in die Gewalttaten involviert waren, während die Notablen viel eher dadurch charakterisiert werden können, dass sie die antijüdische Gewalt für ihre Zwecke zu nutzen suchten, erstaunt nicht. Weitaus erstaunlicher bleibt aber die fehlende Gegenwehr durch die Juden.

Nachdem die Revolution von 1848/49 niedergeschlagen war, begann die jüdische Frage erst recht durch Nationalismus, Chauvinismus und die «wissenschaftlich» geführte Rassediskussion überlagert zu werden. «Die bürgerliche Gesellschaft wird zur antisemitischen Gesellschaft par excellence.» (Detlev Claussen, *Vom Judenhass zum Antisemitismus*, Neuwied 1987, 36) Wohin dies letzten Endes führte, ist bekannt. Gleichwohl gab es Ansätze zu einer «Erfolgsgeschichte» der Emanzipation (Heiko Haumann, *Kulturmagazin «Antisemitismus»* 99/100 (1993), 37). Doch die Emanzipation der Juden wurde in Deutschland nie ganz erreicht, schreibt Stefan Rohrbacher zum Schluss. Seine Studie hat dies

nicht zum Gegenstand. Jedoch wird die Vorgeschichte dieser Entwicklung im 19. Jahrhundert in «Gewalt im Biedermeier» kompetent analysiert und dargestellt.

Martin Leuenberger (Basel und Liestal)

MARTINE RUCHAT
L'OISEAU ET LE CACHOT.
NAISSANCE DE L'ÉDUCATION
CORRECTIONNELLE EN SUISSE
ROMANDE 1800–1913

EDITIONS ZOÉ, GENÈVE 1993, 252 P., FS 32.–

L'éducation correctionnelle naît en Suisse romande au siècle passé. A son origine, une vision du monde, qui désigne certains enfants comme «enfants à problèmes». Cette catégorie sociale nouvelle est créée par les philanthropes, issus des rangs de la bourgeoisie d'affaires, du monde de la banque, des professions libérales... Les tensions sociales liées à l'industrialisation poussent à cette définition: on mettra sur pied des institutions pour régénérer ce nouvel être social, leur but réel étant d'éviter, par la prévention, de futurs conflits sociaux.

Ici, on distingue trois phases. Au début du siècle, des institutions «régénératrices» sont mises en place à Genève: établissement des orphelines (1805), Carra (1820) et La Pommière (1829). La montée en puissance de l'Etat et le resserrement du contrôle social dévoilent ensuite leur insuffisance et favorisent le passage à une éducation «correctionnelle», avec la Garance (1846) et la colonie de Serix-sur-Oron (1864). La dernière phase, liée à l'établissement de la scolarité obligatoire à Genève (1872), voit l'élargissement de la surveillance étatique des enfants jusqu'à leur domicile et donc un dépistage encore plus précoce et intime de la déviance. Martine Ruchat analyse les promoteurs, leurs pratiques pédagogiques ■ 149

et leurs visions du monde, montrant que «l'enfance à problème» est au XIX^e siècle une construction permanente des institutions et de leurs promoteurs, qui fonde la situation actuelle, dans laquelle «le vaste champ de l'éducation spécialisée secrète ce dont elle a besoin: des *enfants problématiques*» (p. 222).

L'ouvrage de Martine Ruchat retient surtout l'attention par les problèmes que pose sa méthodologie. Elle veut «faire l'archéologie» (p. 7) de l'éducation correctionnelle, comme Michel Foucault avait fait celle du regard médical, des sciences humaines et du savoir... L'«archéologue» Foucault croyait, par exemple, que l'âge classique ignorait le marché et l'économie politique, produits de l'industrialisation. En fait, il ignorait les sources qui montraient le contraire, comme l'a démontré Pierre Vilar («Les mots et les choses dans la pensée économique», *Une histoire en construction*, Paris 1982, 246 s.). Martine Ruchat emboîte le pas au philosophe français en avançant que «l'enfant problématique» est une création du discours philanthropique du XIX^e siècle.

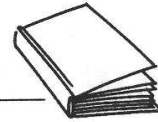
Quittant les textes normatifs (règlements, journaux de directeurs d'institutions) qu'elle définit comme «arbitraires» (p. 135), mais qui constituent l'essentiel de ses sources, l'auteur aurait pu chercher si les enfants isolés par les définitions philanthropiques ont un profil particulier, s'ils sont, par exemple, illégitimes, mettant ainsi à jour leur milieu d'origine et donc les fondements sociaux d'un discours sur le social. De là, elle aurait pu s'interroger sur les carrières des enfants passés par les institutions genevoises, en dépassant la simple énumération de leurs professions à la sortie (comme pour Serix-sur-Oron), et examiner le rôle social réel de l'institution.

discours philanthropique ait des fondements sociaux. Lorsqu'elle parle de la grande enquête genevoise sur l'enfance abandonnée de 1890 qui montre des mères prostituant leurs enfants, des pères buvant le produit de leur mendicité, etc. (p. 186 s.), elle cite sans analyser, considérant peut-être que le discours policier a secrété la prostitution infantile. Là où l'historien voit le fruit d'une violence et d'une misère réelles, fondées sur des rapports sociaux, elle ne voit qu'une construction intellectuelle bourgeoise.

Passerait encore si ce discours bourgeois relevait d'une analyse approfondie et systématique. Mais lorsque les philanthropes considèrent que les racines du crime sont chez l'individu et non dans la société, Martine Ruchat n'explique pas que ces gens ne sont pas rousseauistes et que, avec Hobbes et Locke, ils estiment que la société doit faire obstacle à la violence et à la méchanceté «naturelles» de l'homme. Ils «tentent de neutraliser [le] danger potentiel [...] des révoltes populaires» (p. 13). A l'inverse, elle présente, par exemple, la définition du milieu criminel comme «pathogène», entraînant dans le crime les enfants qui y vivent, comme une vue de l'esprit philanthropique, sans voir que cette définition est la formulation littéraire du mécanisme de la reproduction sociale.

Ignorant les fondements sociaux d'un discours auquel elle attribue pourtant une puissance presque magique, s'abstenant de le mettre en perspective intellectuelle, Martine Ruchat poursuit sans relâche son hypothèse de travail. Et en fin de compte, son «archéologie» apparaît plus comme le produit de ses propres convictions, parfois provocatrices, que comme une histoire sociale scientifiquement fondée. En ce sens, elle est une disciple fidèle de Michel Foucault.

Jean-Christophe Bourquin (Lausanne)



MANUEL EISNER
**ALLTÄGLICHE GEWALT IN
SCHWEIZER STÄDTEN**

NATIONALES FORSCHUNGSPROGRAMM «STADT UND
VERKEHR», BERICHT 51, ZÜRICH 1993, 148 S., FR. 30.–

Es spricht für Manuel Eisners Untersuchung, wenn wieder einmal eine Studie des Schweizerischen Nationalfonds am Fernsehen zur besten Sendezeit zitiert wird. Wenn allerdings Ständerat Carlo Schmid die Untersuchung herbeizog, um mit ihr neue Zwangsmassnahmen im Ausländerrecht zu fordern, also eine repressive Drogenpolitik zu verteidigen suchte, die Eisner in seiner Studie gerade kritisiert, so hat dies eher mit Schmid's Lektüre als mit Eisners Thesen zu tun. Der Zürcher Soziologe weiss um den heiklen politischen Gehalt seiner Untersuchung und räumt in seinen Ausführungen Missverständnisse beiseite, indem er nicht nur Ergebnisse, sondern gleich auch Interpretationen aufischt.

Seit Durkheims Anomiemodell erscheint gesellschaftliche Modernisierung als ambivalente Entwicklung, bei welcher gerade die Urbanisierung mit einer Zunahme städtischer Gewalt einhergeht. Diesen Zusammenhang untersucht Eisner an der Entwicklung der letzten Jahrzehnte in der Schweiz und wählt dabei eine sozialökologische Perspektive. Er fragt nicht nur nach den neunzig Prozent Tätern und den zehn Prozent Täterinnen, sondern ebenso nach den spezifisch städtischen Situationen, in welchen bestimmte soziale Gruppen häufig zu Gewaltopfern werden.

Seine Untersuchungsergebnisse sind in verschiedener Hinsicht bemerkenswert:

– Gewalt und Drogen: Die Mehrheit der jüngsten Zunahme an städtischer Gewalt geht auf das Konto einer kleinen Gruppe sozial desintegrierter Drogenabhängiger. Unter den Bedingungen einer prohibitiven Drogenpolitik sind sie ge-

zwungen, sich durch Raub oder Diebstahl ihren Unterhalt zu beschaffen. (siehe auch Eisners aufschlussreiche Thesen zur Drogenpolitik in *traverse* 1 (1994))

– Gewalt und Nationalität: Gegen das gängige Konzept einer «Ausländerkriminalität» argumentiert Eisner, dass Delinquenz mit Nationalität keinen direkten Zusammenhang habe. Die wichtigsten Faktoren für erhöhte Delinquenz sind jugendliches Alter, niedriger sozialer Status und männliches Geschlecht. Die ausländische Bevölkerung in der Schweiz mag zwar einen überdurchschnittlichen Anteil an Delinquierenden aufweisen, aber nur weil sie statistisch gesehen jünger und sozial schlechter gestellt ist als die Schweizer Bevölkerung.

– Städte und Gewalt: Die Konzentration von Gewalt in den Städten ist eine Folge ihrer vielfachen Zentrumsfunktionen. Drogenszene, Gaststätten und Sex-Gewerbe in den städtischen Zentren sind zugleich typisches Umfeld gewalttätiger Übergriffe und überregionale Anziehungsfaktoren. Während die Täter sich recht gleichmässig auf Stadt und Land verteilen, sind deren Gewalthandlungen und damit auch deren Opfer in der Stadt konzentriert.

Ein Schwachpunkt von Eisners Studie ist sein Datensatz. Seine Auswertung beruht mehrheitlich auf Kriminalstatistiken und damit auf gerichtlichen Verurteilungen. Gewalttätige Übergriffe mit einer hohen Dunkelziffer wie Vergewaltigungen fallen damit aus seinem Untersuchungsrahmen. Gewalthandlungen ohne strafrechtliche Konsequenzen wie etwa sexuelle Gewalt innerhalb einer Ehe finden bei Eisner gar nicht erst statt. Wie mit dieser Problematik umzugehen ist, hat Alberto Godenzi in seiner Arbeit «Bieder, brutal» vorgezeigt.

Martin Lengwiler (Zürich)

DOMINIQUE WISLER
**LA VIOLENCE EN SUISSE ET LES
MOUVEMENTS SOCIAUX: 1969–
1990**

FORSCHUNGSSTELLE FÜR SICHERHEITSPOLITIK UND
KONFLIKTANALYSE ETHZ, ZÜRICH 1992, 191 P.,
FR. 10.–

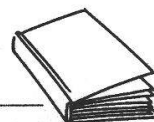
L'ambition de cette étude, réalisée dans le cadre d'un mandat de l'Office central de la défense, est de fournir un modèle pour l'analyse des vingt dernières années de violence politique nationale. La violence dont il est question est essentiellement une violence endogène, par opposition à une violence exogène qui n'est que brièvement présentée par l'auteur (pp. 54–57). Plus précisément, Dominique Wisler s'attache à cerner le processus de radicalisation des *mouvements sociaux* suisses au travers de trois types d'interaction: les interactions entre les mouvements sociaux et le système politique, les interactions au sein du mouvement lui-même et les interactions au sein du champ social entre différents mouvements.

Dans une première partie théorique, deux modèles de radicalisation des mouvements sociaux sont discutés, le *modèle politique* et le *modèle de la mobilisation des ressources*. L'auteur établit une synthèse des deux théories en insistant sur leur complémentarité. Les interactions entre un mouvement et le système politique s'associent ainsi aux interactions internes au mouvement social pour expliquer les processus de radicalisation et de déradicalisation. Cette approche présente l'avantage de ne plus réduire la dynamique conflictuelle à une simple action réciproque entre l'État et les mouvements de contestation: l'attitude des autorités et des partis dans le contexte d'une interaction sociale n'a, dans cette perspective, plus d'effets uniformes et provoque ainsi une série d'interactions

nouvelles au sein du mouvement lui-même. Dominique Wisler propose dès lors la notion non déterministe de *potentiel* pour rendre compte du rapport entre la nature du système politique et le degré de radicalité des mouvements sociaux. Dans un contexte politique intégratif et ouvert, le potentiel des radicaux est faible, alors que dans un contexte fermé et exclusif, ce potentiel est fort.

La seconde partie de l'étude est consacrée à une présentation quantitative de la violence politique en Suisse depuis 1969. La notion de violence politique est ici restreinte à la catégorie des *attentats*, dont le dénombrement est basé sur un dépouillement systématique de la *NZZ* et sur les sources statistiques fournies par le Ministère public de la Confédération. Ces chiffres sont distribués en fonction des divers secteurs de la mobilisation sociale en Suisse. On préférera à la typologie politologique, qui distingue un secteur traditionnel, un secteur socialiste et un secteur des nouveaux mouvements sociaux, les distinctions plus fines qu'établit Dominique Wisler entre la nouvelle gauche, l'extrême-droite, les mouvements séparatistes et antiséparatistes jurassiens et enfin diverses composantes des nouveaux mouvements sociaux (écologistes, pacifistes, autonomes urbains...). La première perspective présente l'inconvénient majeur de confondre extrême-droite et question jurassienne dans une seule et même catégorie.

Il ressort de ce bilan statistique une large modération des mouvements dans leur utilisation de la violence malgré des différences sensibles de degrés de radicalité. Cette modération se retrouve sur le plan quantitatif, puisque le volume de violence politique est faible en Suisse, mais aussi et surtout sur le plan de l'intensité de cette violence. Les groupes



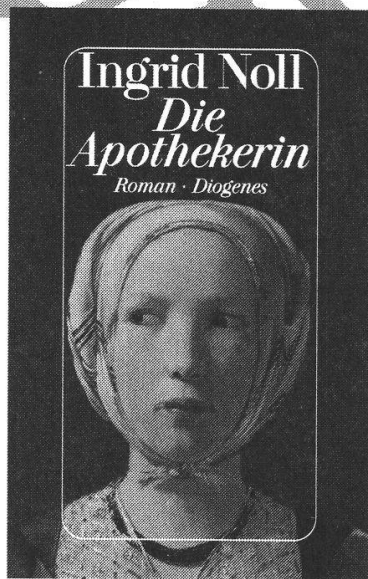
radicaux utilisent une violence nettement modérée, qui exclut globalement la mise en danger de la vie d'autrui. Une seule exception inquiétante à ce constat, le développement depuis le milieu des années 1980 des attentats xénophobes. Les techniques utilisées en ces occasions impliquent fréquemment de hauts risques de victimes, en plusieurs cas elles ont même causé la mort d'étrangers.

L'intérêt de cette étude réside plus dans ce panorama statistique de la violence politique que dans des conclusions somme toute attendues sur les effets modérateurs du système démocratique suisse (Dominique Wisler relève que ces effets jouent essentiellement sur les mouvements les plus *instrumentaux*, par opposition aux mouvements *expressifs*, comme celui des autonomes, peu perméables aux modes traditionnels de médiation de notre système politique). Cependant, il faut demeurer prudent dans l'interprétation de ces données. Comme le note l'auteur, un

faible taux d'élucidation, la proximité de certains groupes et thèmes revendicatifs rendent délicate une distribution certaine des attentats dans les catégories d'analyse utilisées. De plus, les attentats recensés, même après un affinement typologique, recouvrent des actions fort hétérogènes: les incendies criminels et les attentats à la bombe peuvent par exemple recouvrir un large répertoire d'actions, allant de la plus insignifiante à la plus violente. Enfin, l'approche statistique nous renseigne peu sur les processus de structuration groupusculaire qui jouent indubitablement un rôle central dans les stratégies de violence politique. Notons que Dominique Wisler a récemment soutenu sa thèse sur un sujet analogue à celui de cette recherche, en y ajoutant toutefois deux études de cas. Espérons que ce travail sera prochainement publié, puisqu'il corrigera sans doute un certain manque de profondeur historique propre à nombre d'études politologiques.

Ami-Jacques Rapin (Lausanne)

Diogenes

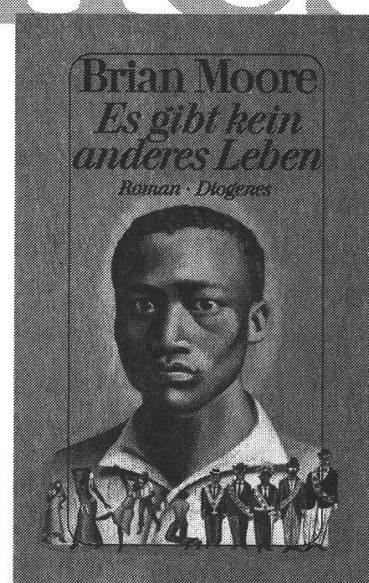


256 Seiten, Leinen, sFr 37.–

Das geniale Comeback der Rosemarie Hirte aus dem Bestseller *Der Hahn ist tot* als unberechenbare Beichtmutter der Apothekerin Hella.

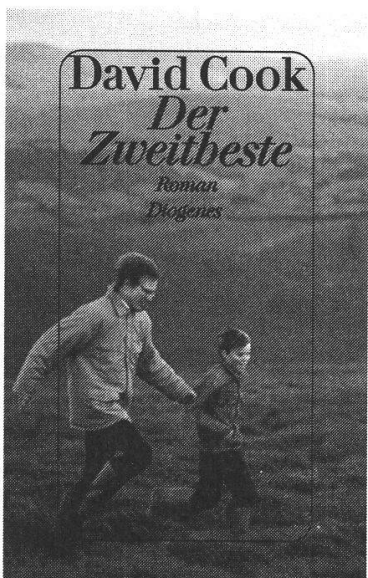
»Deutschlands erfolgreichste Krimiautorin.« *Der Spiegel, Hamburg*

Die Geschichte eines Generationenkonflikts. Nach *Hoffmans Hunger* wieder ein spannender Roman von Leon de Winter, dem »neuen europäischen Romancier von Rang.« *Abendzeitung, München*
272 Seiten, Leinen, sFr 37.–



272 Seiten, Leinen, sFr 37.–

Ein politischer Roman von aktueller Brisanz. »Wer die jüngsten Entwicklungen in Haiti begreifen will, insbesondere das Phänomen des Père Aristide, sollte zu diesem Roman greifen.« *Die Weltwoche*



320 Seiten, Leinen, sFr 39.–

»Ein wundervoll beherrscher, verhaltener Roman über Väter und Söhne, Männlichkeit und Gefühle, ergreifend und witzig.«

Sunday Telegraph, London

»Subtiler englischer Humor und fein ziselierter Sprachwitz.« *Brigitte*

Der polnische Soziologe Kamil wird nach Genf eingeladen, wo die Rundfunkredakteurin Ruth Gless eine Sendung über den politischen Frühling in Polen nach der Wende plant. Ein großer Liebesroman und gleichzeitig eine Geschichte über den Zusammenstoß zweier Welten.

256 Seiten, Leinen, sFr 37.–



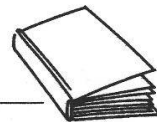
352 Seiten, Leinen, sFr 40.–

»Carmen Covitos Plädoyer gegen das Schönheits-Diktat ist eine Geschichte voller Tempo, Witz und Provokation.« *Brigitte*

»Keckes Frauenkultbuch aus Italien. Freimütig, witzig, auf ganzer Linie gelungen.«

Hörzu, Hamburg

Neuer Katalog in jeder Buchhandlung erhältlich



ALLGEMEINE BESPRECHUNGEN / COMPTES RENDUS GÉNÉRAUX

PHILIPP ARNOLD ALMOSEN UND ALLMENDEN VERARMUNG UND RÜCKSTÄNDIG- KEIT IN DER URNER MARK- GENOSSENSCHAFT 1798–1848

CHRONOS, ZÜRICH 1994, 283 S., FR. 48.–

Nach Urs Kälins Buch über die Magistratenfamilien im Kanton Uri während der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts liegt nun eine weitere Publikation mit ernerischer Thematik über denselben Zeitraum vor. Philipp Arnold befasst sich mit der Markgenossenschaft und deren Auswirkungen auf die sozioökonomische Situation der Bevölkerung. Unter der Urner Markgenossenschaft ist dabei nicht nur eine Organisation zu verstehen, die die wichtigsten wirtschaftlichen Ressourcen (Allmenden) inne hat; sie ist zugleich auch Staatswesen. Obgleich sie ihren Mitgliedern wirtschaftliche und politische Gleichberechtigung bietet, lässt sich daraus nicht einfach auf eine egalitäre Gesellschaft schliessen. Philipp Arnold zeigt auf, dass sich die bis in die heutige Zeit gängige Behauptung, die Organisation der Markgenossenschaft habe Uri weitestgehend vor Armut bewahrt, nicht mehr halten lässt.

Zunächst geht Arnold auf verschiedene Faktoren ein, die in Uri Wirtschaft, Sozialleben und Politik massgeblich

bestimmten und auf die von den UrnerInnen her nur bedingt Einfluss ausgeübt werden konnte. Es sind dies die Folgen der Besatzung durch ausländische Truppen während der Helvetik, die Veränderungen beim Transit (allmähliches Verschwinden des traditionellen Säumergewerbes) und beim Solddienst (nachlassendes Interesse an Söldnertruppen) sowie die Auswirkungen verschiedener Naturkatastrophen und einer beträchtlichen Bevölkerungszunahme. Diese verschiedenen Komponenten werden jeweils in Form eines Abrisses dargestellt und sind wichtig zum Vorverständnis für den Hauptteil des Buchs.

Darin nun wird ausführlich auf die Markgenossenschaft sowie auf die Prägung der Lebens- und Produktionsverhältnisse durch sie eingegangen.

In Uri war auch in den ersten Jahrzehnten des 19. Jahrhunderts der Mehrheit der Bevölkerung in der Landwirtschaft beschäftigt. Diese war gekennzeichnet durch eine grosse Anzahl von Kleinbetrieben, die mehr oder weniger ausschliesslich für den Eigenbedarf produzierten. Besonders diese Betriebe waren, da sie über zu wenig eigenes Land verfügten, auf die kollektive Nutzung der Allmenden angewiesen. Dies bewirkte einerseits, dass die Markgenossenschaft als Verwalterin des Allmendguts Rückhalt bei einem Grossteil der Bevölkerung genoss. Andererseits verleitete aber gerade diese weitverbreitete Abhängigkeit von Allmendland zu einem breit abgestützten Festhalten an den herkömmlichen Strukturen. Vorhaben wie eine Allmendteilung, die eine effizientere Bewirtschaftung erlaubt, aber zugleich auch die kollektive Nutzung beeinträchtigt hätte, waren daher stets zum Scheitern verurteilt. Auch die ernerische Machtelite sowie die kirchlichen Instanzen zeigten kein Interesse für Veränderungen; allzu sehr war deren Einflussnahme mit dem traditionellen

System verkettet. So blieb die Käseproduktion ebenso wie die Viehzucht im Vergleich mit Nachbarregionen rückständig, und eine Industrie als Alternative zur Landwirtschaft konnte sich nicht herausbilden. Da sich die Bevölkerung Uris im Untersuchungszeitraum noch beträchtlich vergrößerte, musste dies Konsequenzen haben: Die Landzerstückelung wie die Verschuldung einzelner Betriebe nahm zu und damit auch die Pauperisierung. Verschiedene Naturkatastrophen wie die andern oben erwähnten Faktoren verstärkten diesen Prozess noch in erheblichem Masse. Die Markgenossenschaft reagierte mit einer rigiden Abschottungspolitik gegenüber Aussenstehenden und mit einer vermehrten Abgabe von Allmendlandgärten an Bedürftige, doch konnte sie damit diese Entwicklung nur bedingt beeinflussen. Auch die Armenfürsorge, die sich in diesem Zeitraum langsam institutionalisierte, vermochte gegen die sich ausbreitende Armut kaum etwas auszurichten, da ihr zuwenig Mittel zur Verfügung standen.

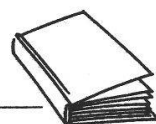
Diese prekären Verhältnisse führten aber nicht zu Unmutsäusserungen gegen die ernerische Machtelite. Nach Arnold kam hier die integrierende Wirkung der Markgenossenschaft, aber auch der vielfältigen Abhängigkeitsverhältnisse (bedingt vor allem durch die hohe Verschuldung) und der religiösen Alltagspraxis (u.a. klerikale Propagierung eines Obrigkeitsglaubens) voll zum Tragen.

Arnolds Arbeit gibt meines Erachtens einen guten Einblick in die sozioökonomische Situation der Urner Bevölkerung während den ersten Jahrzehnten des 19. Jahrhunderts. Es ist ihm auch gelungen, das Geflecht von Wechselwirkungen verschiedenster Determinanten aufzuzeigen. Das Einzige, was nicht so ganz zu überzeugen vermag, ist die Strukturierung der Arbeit. So besteht etwa Teil II

Anzahl von Kapiteln, die alle gleichwertig nebeneinander stehen, was zur Folge hat, dass vom Inhalt her sehr unterschiedlich gewichtige Themen auf derselben Ebene behandelt werden. Beispielsweise befindet sich das Kapitel «Der Fall Breitschmid» (wo die Auswirkungen der Ausgrenzungspolitik an einem Fall geschildert werden) auf derselben Stufe wie das Kapitel «Armenwesen und Armenpolitik» oder wie jenes über die «Bedeutung der Landwirtschaft». Freilich sind diese Kapitel nach einer bestimmten Logik angeordnet und ebenso ist Arnolds Anliegen, Querverbindungen möglichst nicht zu zerschneiden, ernst zu nehmen, doch scheint mir, dass hier eine stärkere hierarchische Gliederung zu einer besseren Übersichtlichkeit geführt hätte. Im weiteren sind die Zwischentitel teils so eng hintereinander gesetzt (besonders im Kapitel «Transit» in Teil I), dass sie den Erzählfluss unnötig beeinträchtigen. Etwas irritierend wirkt zudem das Kapitel über die Transporte von unehelichen Kindern nach Mailand in Teil III am Schluss der Arbeit. Da schon von der Thematik her nicht so ohne weiteres ein Zusammenhang mit dem Hauptinteresse des Buchs ersichtlich ist, hätten die Verbindungslinien unbedingt stärker herausgearbeitet werden müssen.

Trotz dieser Einwände finde ich, dass das Buch von Philipp Arnold einen wichtigen Beitrag leistet, um der zum Teil bis heute anhaltenden Verklärung des «Hirtenlandes» entgegenzuwirken. Ebenso wird die oft damit in Zusammenhang gebrachte «Volksdemokratie» einer kritischen Würdigung unterzogen.

Edwin Pfaffen (Basel)



THOMAS BUSSET

«VA-T-EN!»

ACCUEIL DE RÉFUGIÉS ET NAISSANCE DU MYTHE DE LA «TERRE D'ASILE» EN SUISSE

HISTOIRE ET SOCIÉTÉ CONTEMPORAINES NO 15
(SOUS LA DIRECTION DU PROF. H.-U. JOST), LAU-
SANNE 1994, 108 P., FS 18.-

Retracer l'apparition de la formule «Suisse, terre d'asile», analyser sa fonction de légitimation et son rôle mystificateur ne seraient pas inutiles. Malheureusement, disons-le d'emblée, ce petit ouvrage, issu d'un mémoire de licence en lettres de l'Université de Lausanne, ne tient pas les promesses de son titre. Son champ, par son ampleur, dépassait de beaucoup ce qu'on peut attendre d'un travail d'étudiant. L'auteur paraît d'ailleurs s'en être rendu compte, ici ou là, mais sans doute était-il difficile, une fois lancé, de changer l'orientation du mémoire. En revanche, après son achèvement, en 1989, il aurait fallu, si l'on envisageait une publication, se limiter à une période, à quelques thèmes, les approfondir en dépouillant l'ensemble de la littérature nécessaire et surtout recourir aux sources, de façon à apporter à l'historiographie une contribution d'apparence plus modeste mais solide et valable.

La difficulté, avec un tel sujet, c'est qu'il a été effleuré, abordé ou traité en quantité d'études, et cela sous les angles les plus divers. Et pourtant, plus on avance dans le dépouillement de cette immense documentation, plus on prend conscience de ses lacunes, de ses interprétations restrictives, de ses présupposés idéologiques. De cela l'auteur s'est bien rendu compte, même s'il est loin d'avoir tout vu et a négligé des travaux importants pour son propos. Malheureusement, il n'en a pas tiré la conclusion qui s'imposait: celle d'un

retour systématique aux sources, condition nécessaire pour tout travail novateur (d'autant plus que celles-ci sont encore largement inexploitées). Aussi en est-il trop souvent réduit à opposer ses propres présupposés idéologiques à ceux de ses prédécesseurs en bricolant, à partir d'un stock de citations, un assemblage d'éléments disparates, séparés de leur contexte. C'est ainsi qu'il estime que son travail n'a «de sens que dans la mesure où il parvient à montrer qu'à long terme il y a bien continuité dans le changement». Privilégier ainsi une continuité affirmée avant d'être démontrée conduit à renoncer à une véritable périodisation et à la nécessaire différenciation entre réfugiés. Pourtant l'opinion publique, l'attitude des autorités n'étaient pas les mêmes en 1820, 1848/49, 1853 et 1871, par exemple; à une même époque, elles ont varié suivant les lieux et en fonction des différentes catégories de fugitifs. Quand, pourquoi, sous l'influence de quels facteurs, en recourant à quelle légitimation se sont-elles modifiées, telles sont les questions que devrait se poser un historien.

A l'absence de périodisation correspond le danger d'anachronisme, particulièrement sensible dans le chapitre II.3 où l'auteur entend montrer qu'à partir de 1843, l'apparition du mouvement ouvrier aurait «des répercussions majeures sur l'attitude de la Suisse face aux réfugiés politiques» (p. 73), car on va imputer le communisme et le socialisme aux étrangers. Il se fonde essentiellement sur le rapport Bluntschli et sur le roman de J. Gotthelf, *Les aventures de Jacob, le compagnon...* Curieusement d'ailleurs, s'il les cite longuement, c'est dans leur texte original allemand, semblant ignorer les traductions françaises qui en avaient été faites aussitôt, très significativement. C'est oublier qu'à l'époque le communisme n'est encore qu'«un spectre qui hante l'Europe» et auquel on recourt

pour discréditer un adversaire. A travers Weitling, c'est J. Froebel bien plus que le communisme qui était visé. Quant au pauvre Jacob de Gotthelf, si, au cours de ses pérégrinations, il s'enfonce dans la déchéance, c'est surtout à cause de ses fréquentations radicales. Et quand il en atteint le dernier degré, à Genève, cette sentine de tous les vices, c'est au cours de l'émeute radicale de février 1843 qu'il reçoit la salutaire blessure qui lui fera retrouver la foi. Le communisme, pour l'écrivain comme pour beaucoup de conservateurs, n'est que la logique du radicalisme qui lui fraye la voie. C'est ce dernier l'ennemi principal et non le communisme dont on agite l'épouvantail.

Ecrire que les mesures répressives à l'égard des sociétés ouvrières allemandes en 1850 montrent le souci qu'a le Conseil fédéral d'«étouffer dans l'oeuf toute expression de revendication sociale» (p. 79) constitue un autre anachronisme. Les préoccupations du gouvernement étaient bien plus immédiates: il s'agissait, d'une part, de donner satisfaction aux puissances voisines et, de l'autre, de rallier les dissidences provoquées par cette politique au sein du camp radical en agitant la menace de subversion sociale.

Dernier élément de «démonstration», lui aussi détaché de son contexte: le rapport du Conseil des Etats sur la gestion de 1878, qui relève que les réfugiés ne sont plus ceux d'autrefois qui s'en prenaient à la forme des gouvernements, tandis que désormais ils mettent en question les bases mêmes de l'Etat et de la société, s'attaquant à la propriété. Aussi sont-ils de ce fait les ennemis de la Confédération qui doit envisager de ne plus leur accorder l'asile. Le texte est certes intéressant, mais pour l'apprécier correctement, il faudrait rappeler qu'une argumentation identique apparaissait déjà, huit ans auparavant, dans la fameuse Circulaire de Jules Favre, à laquelle le

Conseil fédéral avait opposé une fin de non-recevoir; que, quatre mois après le rapport du Conseil des Etats, les sociaux-démocrates allemands réfugiés à Zurich y commençaient la publication de leur journal, diffusé clandestinement dans toute l'Allemagne, à la grande fureur de Bismarck, qu'ils la poursuivirent huit ans et demi durant, avant que l'expulsion de Bernstein et de ses trois amis n'y mette fin. Le rappel de ces deux éléments (il y en aurait d'autres) montre que le rapport de 1879 n'a certainement pas la portée que lui attribue Busset. C'est une nouvelle attitude qui se dessine, mais il faudra encore bien des années et d'autres expériences pour qu'elle prenne le dessus.

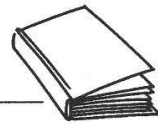
Autre point qui mériterait une ample discussion: le rôle de la tradition d'asile dans la formation d'un sentiment et d'une identité nationaux. Là aussi, les éléments réunis par l'auteur ne manquent pas d'intérêt en eux-mêmes, mais ils ne sont pas le résultat d'une collecte méthodique et systématique, ce qui empêche d'en arriver à une véritable reconstruction.

Marc Vuilleumier (Genève)

**KARL SCHWAAR
ISOLATION UND INTEGRATION
ARBEITERBEWEGUNG UND
ARBEITERBEWEGUNGSKULTUR IN
DER SCHWEIZ 1920–1960**

HELBING & LICHTENHAHN, BASEL/FRANKFURT 1993,
305 P., FR. 68.–

Dans un paysage historiographique suisse passablement clairsemé en ce qui concerne le mouvement ouvrier au-delà des années 1930, la thèse de K. Schwaar, élaborée dans le cadre du programme de recherche n° 21 du FNRS (*Pluralité culturelle et identité nationale*), vient utilement combler quelques lacunes. En effet, en couvrant la période allant de



1920 à 1960, cet ouvrage permet une meilleure vision des développements de la social-démocratie helvétique, de ses dissensions internes et surtout de sa métamorphose: de force de contestation politique, ce mouvement va de fait progressivement se muer en force de participation à l'Etat. Dans l'esprit de ses dirigeants, cette transformation est accompagnée d'une mutation idéologique, la conscience de classe (*Klassenbewusstsein*) disparaissant peu à peu au profit d'une conscience de citoyens (*Staatsbürgerbewusstsein*). De révolutionnaire, le Parti Socialiste devient populaire.

En abordant, par le biais de la culture, la question de l'adhésion graduelle de la majorité du mouvement ouvrier au modèle politique consensuel helvétique, K. Schwaar entend apporter un nouvel éclairage sur les modèles identitaires, axiologiques et normatifs de la social-démocratie. De fait, la culture ouvrière, en tant qu'instance de liaison (*Verknüpfungsinstanz*), permet de mieux saisir les mécanismes de l'intégration. Par là, l'auteur s'inscrit dans un champ de recherches répandu en Allemagne, dans lequel se mêlent histoire sociale et théories sociologiques. De ce courant est issue une tendance, inspirée par une certaine anthropologie culturelle, qui prône une approche de la culture ouvrière par «en bas», c'est-à-dire par l'étude de la vie quotidienne de ses membres et non uniquement de ses organes décisionnels. Cependant, K. Schwaar, s'il s'inspire de cette optique, ne veut pas être entièrement assimilé à celle-ci, dans la mesure où sa démarche ne délaisse pas entièrement l'étude des centres de décisions traditionnels que sont les instances dirigeantes (comités du PSS, de l'USS, et des organisations culturelles et sportives).

Cette relecture permet à l'auteur de mettre en question les interprétations existantes sur le processus d'adaptation

du mouvement ouvrier suisse. Alors qu'on considérait que cette intégration s'était accomplie, soit au tournant de la grève générale de 1918, soit au plus tard au milieu des années 1930, K. Schwaar suggère une plus longue persistance des formes d'expression spécifiques à l'identité ouvrière et envisage de ce fait les années 1950 comme le point de décomposition ultime de la culture du mouvement ouvrier organisé.

S'intéressant d'abord aux sociétés du Grütli d'avant la Première Guerre mondiale, l'auteur passe ensuite en revue l'attitude des organisations culturelles, du Parti socialiste et des syndicats de l'entre-deux-guerres, période au cours de laquelle émergèrent de nouvelles théories, dont la plus importante fut le *Kultursozialismus* germano-autrichien. Il achève finalement son parcours par les années quarante qui mirent un frein aux aspirations culturelles ouvrières, tandis que les deux décennies suivantes en sonnèrent définitivement le glas. De la sorte, K. Schwaar montre la diversité, parfois même l'hétérogénéité, des doctrines culturelles au sein des organisations ouvrières. Ces dernières développèrent tantôt des formes rejetant les normes bourgeoises, tantôt des stratégies d'insertion aux usages dominants. Il en ressort un tableau éloquent sur la difficulté et les contradictions inhérentes à la culture ouvrière qui oscilla longtemps entre l'acceptation des canons culturels et la contre-culture contestataire.

Il faut signaler et saluer la richesse des sources utilisées, l'étendue du travail de recherche effectué et l'intérêt des outils méthodologiques. Le spectre de la culture ouvrière social-démocrate est de la sorte très largement couvert. Malheureusement, du fait de l'absence d'un index indispensable pour l'utilisation scientifique d'un ouvrage comme celui-ci, l'exploitation rapide, partant profitable, par d'autres chercheurs de tout ce

matériel s'avère extrêmement fastidieuse. Ajoutons que la surabondance répétée de l'appareil de notes, dont certaines dépassent une page, redouble cette difficulté. Toutefois, même si, par endroits, on peut regretter l'absence d'une analyse plus poussée de la composition sociale des adhérents ou des cercles dirigeants de ces organisations culturelles, ce qui nuit à une vue d'ensemble synthétique, il n'en reste pas moins qu'en l'état actuel des recherches, la thèse de K. Schwaar, en avançant une autre interprétation de cette période, incite à une réflexion stimulante et présente un intérêt à plus d'un titre. Aux autres historiens d'affiner, de préciser, de reprendre, de contester ou de discuter ces vues autour des formations identitaires, qu'elles se restreignent au monde ouvrier ou non.

Felix Stürner (Lausanne)

JACQUES PICARD
**DIE SCHWEIZ UND DIE JUDEN
 1933–1945**

CHRONOS, ZÜRICH 1994, 559 S., FR. 68.–

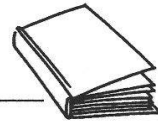
«Eine erste Konferenz im Bundeshaus ergab, dass man behördlicherseits darauf rechne, dass die Judenschaft der Schweiz sich darüber klar sei, dass es sich bei der Betreuung der jüdischen Flüchtlinge, der Bearbeitung ihrer Weiterreise und den finanziellen Folgen in erster Linie um eine Sache des Judentums der Schweiz handle.» (S. 368) So schrieb ein jüdisches Hilfswerk im Rückblick auf das Jahr 1938, um seine enorm gestiegenen Ausgaben nach dem «Anschluss» Österreichs an Nazi-Deutschland zu erklären. Denn die Juden der Schweiz – eine verschwindend kleine Minderheit von rund 20'000 Menschen – sahen sich gezwungen, die eidgenössische Flüchtlingspolitik zu

finanzieren. Andernfalls würde man, hatte ihnen die Bundesbürokratie gedroht, die Grenze vor ihren Zufluchtsuchenden Brüdern und Schwestern verschliessen.

So finanzierten die Juden die helvetische Humanität. Die Behörden versäumten nicht, die Aufnahme von Flüchtlingen abzulehnen, weil man auf die beschränkte Finanzkraft der Juden Rücksicht nehmen müsse... In der Tat waren die Kräfte der einheimischen Juden, so bewundernswert ihre enormen Anstrengungen, ungenügend. Sie waren angewiesen auf die grosse Unterstützung durch das American Jewish Joint Distribution Committee (JDC). Zusammen mit anderen jüdischen Hilfswerken pumpte das JDC seit 1939 total 44 Millionen Franken ins Rettungsboot. Im Sommer 1942 blockierte die Schweizerische Nationalbank den Dollarzufluss. Die jüdischen Hilfswerke konnten nicht mehr zahlen. Zwei Tage später, am 13. August, sperrten die Behörden die Grenzen.

Ausführlich beschrieben hat diese infame und rassistische finanzielle Erpressung Jacques Picard. Dies ist aber nur ein Aspekt seiner vielschichtigen Studie. Sie erhellt das Verhältnis der Schweiz zu ihren eigenen wie fremden Juden, den Zusammenhang von schweizerischer Judenpolitik und internationaler Migrationspolitik – Dimensionen, die die Geschichtsschreibung bisher kaum beachtet hat.

Picard hat sich viel vorgenommen, aber die Aufgabe souverän und genau gelöst. Dabei sind die Strukturen komplex, die Ereignisse vielfältig und ineinander verwoben. Zur Orientierung skizziert er das Modell dreier Kreise: Den äussersten Kreis bildet die internationale Szene, vorab das Dritte Reich, das als kriegführende Grossmacht enormen Druck auf die Schweiz ausübt, weiter das faschistische Italien und die westlichen Alliierten. In einem mittleren Kreis steht



die Schweiz, geprägt von judenfeindlichen Haltungen und einer aussenpolitischen Strategie der Anpassung und Beschwichtigung. Im innersten Kreis schliesslich sind die Juden. «Sie sollen keinen Anlass bieten, den Nazistaat zu reizen, und gleichzeitig müssen sie die eidgenössische Politik stillschweigend befolgen, um, so das Argument, keinen Antisemitismus zu provozieren.» (S. 20)

Die Arbeit besteht aus zwei Hauptteilen. In der ersten Hälfte untersucht der Autor das Verhältnis der Schweiz zu den Juden. Zunächst verfolgt er den schweizerischen Umgang mit dem antisemitischen Konstrukt der «Judenfrage». Er thematisiert die Genese und Funktion der Judenfeindschaft im Kleinstaat, den Frontismus samt Umfeld, die antisemitischen Muster in der behördlichen Fremden- und Flüchtlingspolitik, die Versuche des Antisemitismus bei den Kirchen. Einleuchtend, wie er den helvetischen Antisemitismus als «verschweizert» bezeichnet, da er eigenständige Merkmale besass, so seine Tabuisierung angesichts der nazideutschen Bedrohung.

Als Indikator für antisemitisches Denken und Handeln erweist sich die jüdische Abwehr selber, die er anschliessend darstellt. Schliesslich zeigt er die Politik der Behörden und der Schweizer Juden im In- und Ausland in konkreten Fällen. Dabei erhält teilweise bereits Bekanntes gründliche Vertiefungen und gelungene Interpretationen, so die Entsorgung der Vergangenheit im Anschluss an die J-Stempel-Affäre, die doppelte Diskriminierung der jüdischen Schweizerinnen oder die deutsche Politik der «Arisierung» in der Schweiz.

Besonders interessant sind Picards Antworten auf die Frage, wie weit die Schweiz ihre jüdischen Staatsbürger im faschistischen oder nazionalsozialistischen Ausland geschützt hat. Gänzlich

unbekannt war mir die Ordre public-Affäre: Nachdem Frankreich die Juden wirtschaftlichen Diskriminierungen unterworfen hatte, musste eine Äusserung von Bundesrat Pilet-Golaz im September 1941 die Schweizer Juden alarmieren. Der Bundesrat war offenbar gewillt, im französisch-schweizerischen Verhältnis die Gleichbehandlung seiner jüdischen Bürger preiszugeben. Die Juden mussten ihre Emanzipation, die sie im letzten Jahrhundert nur mühsam hatten erringen können, als gefährdet ansehen. Zu Recht weist Picard auf die Parallele im J-Stempel-Abkommen mit Deutschland hin: Auch dort hatte der Bundesrat die jüdische Gleichberechtigung in Frage gestellt, indem er eine Reziprozitätsklausel akzeptiert hatte.

Im zweiten Teil der Studie konzentriert sich Picard auf die Juden selber. Zuerst gibt er eine eingehende Übersicht über das «Schweizer Judentum». Man ist froh darum, ist dieses doch ausserordentlich heterogen, es umfasst «säkulare und religiöse, liberale und sozialistische, zionistische und assimilationistische, west- und ostjüdische, eingesessene und zugezogene, schweizerische und ausländische» Teile. (S. 19)

Im Krieg wurde die Schweiz zu einer verschonten Insel, die sich als Drehscheibe für umfangreiche internationale Aktivitäten anbot. Dadurch kam ihr für die jüdische Geschichte eine grosse Rolle zu. Dies zeigen die hiesigen Aktivitäten der zahlreichen nationalen wie internationalen jüdischen Organisationen. Von der Schweiz aus halfen sie unermüdlich den notleidenden und sterbenden Juden in den besetzten Gebieten. Sie planten und organisierten Menschen schmuggel in das Rettungsboot, nicht zuletzt für viele Kinder. Sie betrieben legale und illegale, erfolgreiche oder gescheiterte Auswanderungsprojekte in sichere Regionen. Nicht vergessen seien die enormen und

schwierigen Betreuungsarbeiten für Flüchtlinge im Inland.

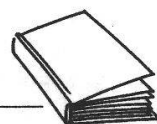
Die meisten dieser Arbeiten waren Formen jüdischen Widerstands gegen die Naziverbrechen; eindrücklich strafen so Picards Schilderungen das Gerede von der jüdischen Passivität Lügen. Unpassend hingegen wäre die Bezeichnung Widerstand für die Haltung des Schweizerischen Israelitischen Gemeindebundes (SIG), der sich als Repräsentant der in der Schweiz lebenden Juden verstand. Selber machtlos, sieht der SIG nur eine politische Strategie: Ein jüdisches «Niedrigprofil in der politischen Öffentlichkeit, die innere Einheit und Disziplinierung in den eigenen Reihen sowie eine enge Kooperation mit der Regierung, um die Interessen der Schweizer Juden und der jüdischen Flüchtlinge soweit als möglich wahrzunehmen». (S. 280)

Nach Picard war dieses «Niedrigprofil» vor 1945 ohne Alternative. Seine Schilderungen zeigen aber deutlich, wie hoch der Preis war: Immer wieder instrumentalisierte die Bundesbürokratie die Juden für ihre Zwecke. Tatsächlich oder angeblich verwickelten sich die Juden in verschiedene antijüdische Massnahmen, so bei der Einführung einer Sondersteuer, die die Juden diskriminierte, bei der Errichtung der fragwürdigen Arbeitslager oder bei der restriktiven Aufnahmepraxis. Mit der Grenzschiessung im August 1942 schliesslich wurden die still kooperierenden Juden von Bern vollends verraten. Prompt brachen im Gemeindebund schon lange schwelende, schwere interne Konflikte aus; die Hauptträger der bisherigen Politik mussten gehen.

Picards Untersuchung zeichnet sich aus durch grosse Übersicht über komplexe Prozesse und eine differenzierte Argumentation, die auch geschickt theoretische Erklärungen berücksichtigt. Der Aufwand

druckend. Besonders wertvoll ist seine Arbeit aus zwei Gründen. Erstens liefert er einen wichtigen Beitrag zur jüdischen Historiographie, zur Geschichte der Juden in der Schweiz. Dabei tabuisiert er auch ihre Widersprüche, Konflikte und Dilemmas nicht. Vermisst habe ich allerdings eine schärfere Analyse des zentralen Assimilationspostulates. Gerade am Beispiel der Juden liesse sich sein eigentlicher Charakter zeigen: Es ist ein Herrschaftsinstrument par excellence. Immer bestimmen die machthabenden Eliten die Norm, und wann diese erfüllt ist; die Minderheiten verinnerlichen sie zuweilen bis zur Selbstverleugnung und völligen Unterwerfung. In radikaler Form illustriert das ein Fall, den Picard nicht erwähnt: Der SIG-Präsident Mayer war selber bis Dezember 1942 Mitglied des einflussreichen antisemitischen und flüchtlingsfeindlichen Vaterländischen Verbandes.

Unentbehrlich ist Picards Studie zweitens, weil nun erstmals eine der entscheidenden Bedingungen der damaligen Flüchtlingspolitik die ihr gebührende Aufmerksamkeit erhält: der Antisemitismus. Denn die Schweizer Flüchtlingspolitik war, dies zeigt Picard eindrücklich, eine Form von «Judenpolitik», eine antijüdische Flüchtlingspolitik. Eine ganze Jahrhunderthälfte musste man warten, bis ein Historiker, nicht zufällig ein jüdischer, diesen Sachverhalt systematisch erforschte! Mit diesem Versäumnis konfrontiert zu werden erschreckt – und erhellt zugleich: Picards Beitrag markiert das Ende einer Geschichte. Erst jetzt, wo wir dieses vormals unbekannte Ende kennen, ist es möglich, eine neue Geschichte zu erzählen. Was ein «erhellendes Ereignis enthüllt, ist», so Hannah Arendt, «ein bis dahin verborgener Anfang in der Vergangenheit; dem Auge des Historikers kann das erhellende Ereignis als nichts anderes erscheinen denn als ein Ende dieses neu



entdeckten Anfangs.» Vom Ende zum Anfang, von einer blinden Schweizer Historiographie zu einer dunklen Vergangenheit führt eine direkte Spur.

Stefan Mächler (Zürich)

**CHARLOTTE WEBER
GEGEN DEN STROM
DER FINSTERNIS**

**ALS BETREUERIN IN SCHWEIZER
FLÜCHTLINGSHEIMEN 1942–1945**

CHRONOS, ZÜRICH 1994, 285 S., 54 ABB., FR. 38.–

Ich erinnere mich an die Eröffnung der Ausstellung «Über die Grenzen» im Februar 1990 in Liestal. Da gesellte ich mich einem älteren Herrn zu, der ebenfalls von den Bildern der Schweizer Interniertenlager während des Zweiten Weltkrieges in Bann geschlagen war. Er schien, nachdem unser Gang von Bild zu Bild ein kurze Zeit lang derselbe gewesen war, seine Begleitung zu bemerken, drehte sich kurz um, musterte mich und ging weiter seines Wegs. Erst beim Fortgehen sah ich ihn wieder und war überrascht, dass der Mann mich ansprach: Er habe die Zeit erlebt, wisse wovon er rede – und es sei ein Jammer, wie «heute» alles miesgemacht werde: «Mir hein' is e Heidemüeh gäh, wüsster.» Bevor er das Kulturhaus Palazzo missmutig über das Gesehene verliess, traute ich mich, nach seinen Erfahrungen zu fragen: «Ig bi dr Otto Zaugg.» Punkt. Grösser als eine Ahnung, dass ich diesen Namen schon irgendwo gelesen hätte, war meine Kenntnis nicht, und so nahm ich die Schimpftirade gegen die Ausstellung als Worte eines verärgerten Zeitgenossen, der mich als Stellvertreter der jüngeren Generation ansah. Mehr als seine Meinung freilich faszinierten mich seine Augen, welche eine Entschlossenheit und eine Art inneres Feuer ausstrahlten, die mir befremdlich waren. Und

nun finde ich im Buch von Charlotte Weber eine Charakterisierung eben dieses Otto Zaugg: «...klein, eher schwächling. Glattes Gesicht, korrekte Frisur, dunkle, aber harte und kalte Augen ...». Otto Zaugg war der Chef der «Zentralleitung», welcher die Organisation der Lager und Heime und die Aufsicht über die Internierten oblag. Militärisches Kürzel: ZL. Charlotte Weber war als junge Frau von 30 Jahren 1942 zunächst als Hilfsleiterin – später wurde sie dessen Leiterin – in das ehemalige Bad und Kurhotel auf den Bienenberg bei Liestal (Baselland) gekommen. Er bot Platz für etwa 150 internierte jüdische Frauen und ein paar Kinder.

Mittlerweile ist es auch im Schweizerland bekannt, was die Lager in der Schweiz für die Internierten bedeuteten. Neben der vorläufigen Sicherheit, dem Tod entgangen zu sein, brachten sie auch Demütigungen und Erniedrigungen. Man glaubte in der Schweiz, bloss weil man die – alles in allem wenigen – Flüchtlinge und Verfolgten aufnahm, ihnen gegenüber ein Verfügungsrecht innezuhaben. Manchmal schienen die Interniertenlager gar schlechte Kopien der Nazi-Konzentrationslager. So sperrte man auf dem Zugerberg, der letzten Station von Charlotte Webers «Lagerkarriere» in der Schweiz, junge Männer hinter Stacheldraht. Diese Jugendlichen aber hatten die Qualen der Konzentrationslager überlebt, sie hatten die Todesmärsche aus allen Teilen des Nazi-Reiches nach Buchenwald wenigstens physisch überstanden – und in der Schweiz sperrte man sie ein, als wären sie Gefangene, oder riet ihnen zynisch, wenn sie einmal ihr Missfallen äusserten, sie könnten ja wieder dorthin gehen, woher sie gekommen waren.

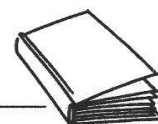
Otto Zaugg war – so wie ihn Charlotte Weber beschreibt – ein Vertreter dieser offiziellen Schweiz, die sich eine «Heidenmüeh» gaben, dass alles ordent-

lich und diszipliniert ablief. Humanität stand nicht in seinem Pflichtenheft. Natürlich ist der Vollzugsbeamte stets unschuldig. Er tut nur seine Pflicht. Schweizerischerseits gibt ihm der «Erfolg» Recht, deutscherseits wird er ins Unrecht gesetzt. Sieger und Verlierer werden nicht mit der gleichen Elle gemessen. Doch auch den kleinen Stationsvorsteher irgendwo in Mecklenburg trifft keine Schuld. Er hat ja nur seine Pflicht getan und dazu gesehen, dass die Züge fuhren. Welche Fracht die Wagen dem Tode zu brachten, war im Fahrplan nicht festgehalten. Warum verlieren die Menschen ihre Disziplin nie? Ja, wen trifft denn überhaupt noch Schuld?

Untertanengeist, Gehorsam, Disziplin und Ordnung – man kann die Worte kaum mehr hören, wenn man das Buch gelesen hat – sind das eine. Weshalb aber musste das geringste Anzeichen von Menschlichkeit zunichtegemacht und bestraft werden? Denn gerade die Menschlichkeit von Charlotte Weber «ihren» Frauen gegenüber, war es, welche sie alsbald in Konflikt mit der ZL geraten liess. Sie war den internierten jüdischen Flüchtlingen mehr als nur eine «Lagerleiterin», versuchte ein bisschen Hilfe zu bieten und ein wenig Annehmlichkeit zuzulassen in der von Tod und Trauer geprägten Situation. Doch schon die individuelle Gestaltung der Zimmer war den Kasernenköpfen ein Greuel. Solches war nicht üblich. Den Nachfolger von Frau Weber auf dem Bienenberg bezeichneten die Internierten zwar als «Gauleiter», von der ZL hingegen erhielt er mit Sicherheit die besseren Noten. Auch durch ihr Verhalten wie etwa dem vertraulichen «Du» mit einem kleinen Teil der Internierten oder der eigenwilligen Gewährung von Urlaub verletzte Charlotte Weber die Disziplin! Die Frauen des Bienenbergs liess sie mitunter mit ihren in Arisdorf oder in Bad

sammenkommen. Solches wog schwer in der Liste der Vorwürfe. Wer der offiziellen Schweiz, die derartige Treffen von Ehepaaren als «Bordell» bezeichnete, zuwiderhandelte, hatte nicht mit deren Freundlichkeit zu rechnen. Zu allen Schwierigkeiten hinzu kam noch der Konflikt mit der für das Lager zuständigen Ärztin, Frau Dr. Huber. Sie benahm sich geradeheraus jüdenfeindlich, schimpfte die Patientinnen des Bienenbergs «quengelnde Heiminsassen», Simulantinnen und wohl auch Schlimmeres. So manches Gesuch untersagte sie ihnen, selbstverständlich nur und ausschliesslich aufgrund ihrer medizinischen Kompetenz. Auch sonst hatten die jüdischen Frauen und Männer unter der Bevölkerung einige Feinde, nicht nur in Liestal. Diese Erfahrung musste Charlotte Weber auch nach ihrer Entlassung aus Bienenberg machen. Über Schloss Hilfikon am Hallwilersee, wo sie ein Berufsschullager für junge Frauen aufbaute, welches dann von der ZL wieder einem andern Zweck zugeführt wurde, kam sie nach Zugerberg.

Was Charlotte Weber schreibt, ist nicht in erster Linie literarisch ambitiös. Aber ihre Aufzeichnungen sind durchaus spannend geschrieben, und was ihr Buch neben der Besonderheit, ein Erfahrungsbericht über die Schweizer Lager zu sein, auszeichnet, ist ihre ureigenste persönliche Stellungnahme. Auch jene, bisweilen markant hervortretende, für sich selbst! Das Buch ist nicht nur ein Zeichen der Selbstachtung, sondern auch ein Dokument der Liebe und der Achtung vor den fremden Mitmenschen in einer Schweiz, in welcher man ungestraft über die Buchenwald-Jungen sagen konnte: «Die Burschen stinken, wie alle Juden». Wer Charlotte Weber als leicht eigensinnige, jetzt halt ältere Frau abtun will, ihre Erinnerungen als lange nach den Ereignissen geschriebenen, von Gefühlen getragenen Einzelfall beiseite schieben möchte, läuft



in die Irre, weil damit das Kernproblem hintangestellt wird: Die Schweizer Lager für die vom Nationalsozialismus Verfolgten und Bedrohten kamen abseits vom Paradies zu liegen! Ist es von ungefähr, dass die Frau, Charlotte Weber, ein grosses Herz hatte und die Männer derart geizig mit ihren eigenen Gefühlen umsprangen? Haben sie nicht gewusst, was in Nazi-Deutschland an Bestialitäten vor sich ging? Oder waren Juden weniger Wert?

Un ir schtejt un kukt asoj sich –

Mit farlejgte hent

Un ir schtejt und kukt asoj sich –

Undser schtetl brent

Diese Verse lassen mich nicht los. Wie weit steht die Schweiz eigentlich heute wieder nur herum und kuckt mit zusammengefalteten Händen auf das Schicksal der Asylsuchenden und Verfolgten, da deren Häuser brennen in der Welt?

Martin Leuenberger (Liestal und Basel)

**PETER HUG, BÉATRIX MESMER (HG.)
VON DER ENTWICKLUNGSHILFE
ZUR ENTWICKLUNGSPOLITIK**

ETUDES ET SOURCES NO 19, BERNE 1993, 683 P.,
FS. 31.–

Consacré à l'aide au développement et à la politique du développement en Suisse, ce numéro de la revue des Archives Fédérales est le fruit d'une collaboration entre celles-ci et l'Institut d'histoire de l'Université de Berne. Les contributions réunies dans ce volume sont en effet issues d'un séminaire de deux semestres, organisé conjointement par le Professeur B. Messmer et le directeur des Archives, le Professeur C. Graf.

Autant le dire tout de suite, c'est une réussite! Les articles des étudiants sont de bonne facture et forment un ouvrage qui présente une certaine unité thématique. Ce point mérite d'être souligné, car trop

souvent les études consacrées aux relations entre la Suisse et le Tiers-Monde sont le fait de chercheurs isolés. Ce phénomène est d'autant plus regrettable que ceux-ci se penchent parfois sur les mêmes sujets (les communautés suisses à l'étranger par exemple). Or, les problématiques choisies – lorsqu'il y en a une, car les travaux dans ce domaine s'apparentent fréquemment à une simple description des faits – sont rarement partagées et ne permettent donc pas de réflexion d'ensemble. Seule exception: les études sur l'émigration suisse vers les pays extra-européens qui avaient débouché, il y a une dizaine d'années, sur une tentative de typologie du phénomène migratoire helvétique (K. Anderegg et al., «Zu Stand und Aufgaben schweizerischer historischer Wanderungsforschung», *Revue suisse d'histoire*, 37 [1987], 303-332). La revue des Archives Fédérales joua d'ailleurs un rôle important dans cette réflexion (voir les articles de G. Arlettaz dans les premières livraisons).

Ce numéro d'*Etudes et Sources* ouvre, nous l'espérons, une nouvelle voie. Les archives de la Confédération constituent en effet l'une des principales sources pour l'étude des relations entre la Suisse et le Tiers-Monde. Dès lors, il serait intéressant que ce type de collaboration entre les Archives Fédérales et les institutions universitaires se poursuivent dans ce domaine d'études. On pourrait cependant imaginer qu'elle ne se limite pas à Berne, mais qu'elle englobe d'autres universités suisses.

Cet ouvrage s'est attaché à mettre en évidence «la mutation à long terme des conceptions de l'aide au développement», ainsi que «l'application et l'institutionnalisation de ces dernières» (p. 613). On suit ainsi l'évolution des programmes d'aide au développement de la Confédération. Envisagée d'abord sous la forme d'une assistance technique, c'est-à-dire

l'envoi de missions d'experts et l'accueil de boursiers, cette aide élargit son champ d'action, au milieu des années 1950, au domaine économique. Dans cette optique, les autorités helvétiques se sont d'abord attachées à promouvoir une coopération commerciale, à laquelle s'est ajoutée, au début des années soixante, une assistance «financière», soit la protection et la promotion d'investissements de capitaux. Dans le même temps, l'administration fédérale développait son assistance technique, en soutenant des projets concrets d'aide au développement et en réformant le recrutement et la formation d'experts. La loi fédérale sur la coopération au développement et l'aide humanitaire internationale adoptée en 1976 constitua une forme d'aboutissement, dans la mesure où l'aide humanitaire suisse disposait désormais d'une base institutionnelle qui lui donnait un caractère permanent.

Parallèlement à cette mutation des conceptions de l'aide au développement, on assista, dans les décennies qui suivirent la Seconde Guerre mondiale, à une lente et difficile répartition des compétences, au sein de l'administration fédérale, en ce qui concerne l'aide au développement.

Outre quelques erreurs factuelles – le président américain Harry S. Truman est ainsi rebaptisé Harold –, cet ouvrage comporte un certain nombre de lacunes bibliographiques surprenantes: par exemple, dans l'article de S. Ruesch consacré aux relations, entre 1944 et 1951, de la Suisse avec les institutions de Bretton Wood, au sein desquelles les Etats-Unis jouèrent un rôle très important, on s'étonne de ne trouver aucune référence au livre de M. Durrer sur les relations financières entre les deux pays (M. Durrer, *Die schweizerisch-amerikanischen Finanzbeziehungen im Zweiten Weltkrieg*, Bern 1984).

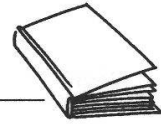
Ces lacunes ne doivent toutefois pas nous faire perdre de vue la qualité d'ensemble de ce travail. L'un des intérêts majeurs de ce volume réside dans «la perspective commune qui a animé les auteurs de tous les travaux: l'aide au développement est conçue non pas comme un problème isolé, à part, mais comme un champ d'activité qui subit l'impact des constellations de politique étrangère, des initiatives humanitaires et des considérations économiques» (p. 613). En effet, les motifs à l'origine de la politique suisse de développement ne sont de loin pas uniquement guidés par des principes humanitaires. Très souvent, en effet, les milieux économiques intervinrent afin de protéger ou de favoriser, via l'intervention de l'Etat, leurs intérêts dans les pays extra-européens. Dès lors, l'aide au développement n'apparaît plus comme un objet d'études spécifique aux relations entre la Suisse et le Tiers Monde, mais comme un domaine de recherches qui permet de jeter un nouvel éclairage sur la vie politique de ce pays. Ce rappel n'est pas inutile, quelques semaines après la décision du Parlement de diminuer la contribution de la Confédération à l'aide au développement.

Thomas David (Lausanne)

THOMAS ANTONIETTI UND MARIE
CLAUDE MORAND (HG.)
**TOURISMUS UND KULTURELLER
WANDEL WALLIS 1950–1990**

WALLISER KANTONSMUSEEN, SITTEN 1993, 175 S., 78
ABB., FR. 25.–

Tourismus und kultureller Wandel – ein grosser Titel, unter welchem sich eine Reihe von Aufsätzen präsentieren, die sich kritisch mit dem Phänomen Tourismus im Kanton Wallis auseinandersetzen.



Im Blick stehen dabei aus kulturhistorischer, ethnologischer und human-geographischer Perspektive die jüngeren Entwicklungen, wobei die Rückblenden auf die Anfänge touristischer Aktivitäten im 19. Jahrhundert zahlreich sind. Die vielfältigen, gut recherchierten Einzelstudien zu neuen touristischen Angeboten, Architektur, Raumplanung, Imagepflege, Gastronomie oder Weinbau machen allein durch die thematische Breite deutlich, dass Tourismus hier in seinen gesamtgesellschaftlichen Bezügen untersucht wird. Mit der Einleitung (von Thomas Antonietti und Marie Claude Morand) haben sie ein «Dach» erhalten, welches nicht nur die einzelnen Ansätze in grössere interpretative Zusammenhänge einzuordnen vermag, sondern darüber hinaus einige analytische Zugänge skizziert, welche wohl mit Gewinn weiterzuverfolgen wären: Die Denunzierung der ökologischen Tourismuskritik als rückwärtsgewandte Ideologie, die eine ländlich-alpine Welt als statisch definiert und konservativ wirkt; wichtiger vielleicht noch ist der (auch im Beitrag zur Ästhetik des Tourismus eingehend belegte) Hinweis auf Wechselwirkungen zwischen der touristischen Nachfrage nach Natur und Ländlichkeit, der darauf folgenden Herstellung künstlicher Welten (zum Beispiel der Folklore oder des Chalets), und der daraus entstehenden «Verfügbarmachung von Elementen der Volkskultur durch den Tourismus» (S. 14), wie dies etwa auch bei Grossveranstaltungen wie dem Eidgenössischen Jodlerfest der Fall war, das 1987 in Brig stattfand. Solche Vorgänge bezeichnen Antonietti und Morand als «Touristifizierung der Kultur» und weisen damit die tiefe Durchdringung von Alltag und Gesellschaft durch touristische Bedürfnisse nach.

Marie Claude Morand führt unter dem Titel «Neue Freizeitwelten für neue Ferienmenschen» in die aktuellen Trends

und Probleme ein, mit welchen sich das Wallis konfrontiert sieht: Extremsport, ein neuer Kulturtourismus – und die Anforderungen der Umweltvertreter. Das sind Felder, in denen kultureller Wandel sehr deutlich spürbar ist, gerade im sogenannten «Kulturtourismus», dem Morand eine Umgestaltung der «touristischen Landkarte» zutraut: Anders als der Folklore-Tourismus sucht er nicht das Typische, sondern ist auf differenzierte Kenntnisse aus, interessiert sich für das alte Kulturgut, zieht einen handwerklich hergestellten Gegenstand dem Souvenir vor. Dieses «anders Reisen» hat im Sinn, den Austausch von Ideen zwischen Stadt und Berg zu fördern. Gleichzeitig bleibt dieser Typus Gast jedoch städtischen Werten treu, bevorzugt offenbar auch eher städtischere Aufenthaltsorte im Tal. Allerdings sieht Morand auch Probleme: Die Tal- wie Gebirgsorte bekunden Mühe mit dem Multikulturalismus, den dieser Kulturtourismus zwangsläufig mit sich bringt, denn er stelle grosse Anforderungen an eine Walliser Identität, welche sich dem Neuen und Fremden nur schwer öffne.

Identität ist nicht nur hier, sondern in vieler Hinsicht ein mit der touristischen Entwicklung eng verknüpft Problem. Ein besonders augenfälliges Feld ist das touristische Bauen, welches in eine Chalet-Monokultur ausgeartet ist, die Dörflichkeit um jeden Preis herstellen will. Dies zeitigt nicht nur Rückwirkungen auf die einheimische Identität, sondern eliminiert zusehends die Zeugen früheren touristischen Bauens und damit die Geschichte touristischen Bauens. Antonietti zeigt in seinem Beitrag «Zur Ästhetik des Tourismus» eindrücklich die Ausbreitung des Chalets, dieses Traums aus Holz, der Ursprünglichkeit garantiert und dabei eine zumeist importierte Bauweise ist, welche besonders seit der Kritik an den Betonklötzen als dem alpinen

Raum «angepasste» Architektur die Bau-sünden vergangener Zeiten wieder gut machen soll.

Eine grosse Zahl von Photographien führt die gegenwärtige touristische Infrastruktur vor, schwarz-weiss, ein angenehmer und ernüchternder Kontrast zum farbenfrohen Prospekt-Wallis. Dies entspricht dem nüchternen, analytischen Zugang in den Texten, der sich selten von der Optik der touristischen Anbieter korumpieren lässt. Diese scheint nur gelegentlich durch, wenn sich etwa gewisse Passagen zu Angebot und Nachfrage der Gäste wie Hinweise an die Verantwortlichen zu besseren Lösungen lesen lassen. Es bleibt zu hoffen, dass der Wunsch der Herausgeber bald in Erfüllung gehe und dieser ersten Annäherung an Tourismus und Kultur unter einem sozial- und kulturwissenschaftlichen Blickwinkel weitere folgen.

Beatrice Schumacher (Basel)

**JEAN-PIERRE GERN (ÉD.)
QUEL CONTEXTE EXTÉRIEUR
REQUIERT LA CROISSANCE DES
PAYS NON-INDUSTRIALISÉS?**

EDES, NEUCHÂTEL 1993, 159 P., FS 20.-

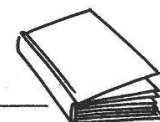
Cet ouvrage contient les actes d'un colloque tenu en novembre 1992 et réunissant, sous la conduite de Jean-Pierre Gern, des économistes et des spécialistes de diverses disciplines autour du thème: «Quel contexte extérieur requiert la croissance des pays non-industrialisés?».

Le point de départ de cette interrogation, quelque peu provocatrice, repose sur un constat: l'attention portée aux pays non-industrialisés concerne essentiellement leurs problèmes internes de croissance, à l'exception des termes de l'échange, alors que l'histoire des pays industrialisés témoigne de l'importance

des relations avec l'extérieur. Aussi convient-il de renverser le point de vue traditionnel, afin de chercher à établir, d'une part, les modalités d'une dynamique interne de changement pour les pays encore non-industrialisés, et d'autre part, les obstacles qui surgissent dans le cadre international lorsqu'on élabore une réflexion à partir de ce dernier. C'est donc la question du contexte qui est posée, et son étude proposée.

Un constat émerge au sein de la diversité des contributions, la croissance des pays non-industrialisés ne peut être envisagée hors du contexte international. Une des questions qui se posent alors est celle du «choix d'un degré d'ouverture vers l'extérieur des économies et des sociétés nationales» (Christian Comelieu, p. 23). Il est donc intéressant de suivre, guidé par Gérard Grellet, les effets de déconnexion de ce qu'il appelle une triple Révolution Technique (matériaux nouveaux, révolution biotechnologique, automatisation des processus de production). Cette Révolution, modificatrice du contexte international, donc perturbatrice pour les pays non-industrialisés qui la subissent, peut aussi être envisagée sous un aspect bénéfique pour ces derniers, dans la mesure où l'intégration de ces techniques peut renforcer et renouveler les politiques de substitution à l'importation. Il s'agit dès lors de repenser les stratégies de développement à la lumière de cet apport nouveau.

Il en est de même avec l'exemple des industries textiles (communication de Claude Albagli) qui démontre aussi bien sur le plan de la théorie de l'économie du développement que sur le plan pratique, les changements observés ces vingt dernières années. Les observations n'entrent plus dans les catégories prévues: les industries textiles ne seraient plus une



industrie de main-d'oeuvre, le Tiers-Monde n'a plus rien d'homogène et les nouveaux pays industrialisés concurrencent aussi les pays non-industrialisés.

«Il n'y a [donc] pas de contexte international qui assurerait le développement; ce qui est important, c'est la relation entre un contexte international qui évolue et des pays qui essaient de s'adapter à des situations mouvantes, c'est la rencontre des deux qui pourra contribuer au développement» (Marc Penouil, p. 62). «L'équilibre intérieur est l'une des conditions de la limitation de la contrainte extérieure» (Marc Penouil, p. 66).

En fait, la situation se complexifie encore, si l'on intègre le problème des ressources financières des pays non-industrialisés. S'il existe de nouvelles façons de financer la dette de ces pays (*debt-cooperation-swap*, voir la contribution de Gaston Gaudard) ou d'envisager la raréfaction des ressources financières dans les pays industrialisés (coopération Sud-Sud, voir la contribution de Pierre-Georges Cancellieri), il convient de ne pas perdre de vue que «comme dans toute activité économique, les moyens financiers et monétaires n'existent que pour appuyer les opérations économiques. Lorsque ces dernières se caractérisent par un grand déséquilibre et une forte inégalité, il est impossible d'avoir des relations saines» (Pierre-Georges Cancellieri, p. 105). La suppression des dettes extérieures des pays non-industrialisés ne serait donc qu'un palliatif à court terme. Cette remarque renvoie explicitement à la structure des échanges mondiaux, et à la nécessité d'agir sur les variables de ces échanges. On rejoint alors la problématique première du colloque.

Les études consacrées au poids des influences politiques et culturelles s'interrogent également sur l'importance

du sens et de la cohérence donnés aux interventions sur le contexte international ou de l'influence exercée sur les politiques internes des pays non-industrialisés.

La nature des influences – en faveur d'un processus démocratique – exercées par les pays industrialisés sur les pays non-industrialisés en est un exemple. La réceptivité des groupes stratégiques qui participent au pouvoir et qui sont susceptibles d'œuvrer au développement en est un autre. «La condition primordiale pour toute croissance économique est donc une ouverture politique des systèmes par la participation des groupes stratégiques (p. ex. d'une bourgeoisie qui vient de se former même en Afrique)» (Beat Sottas, pp. 131–132). Cela suppose, entre autres, «[...] un nouveau contrat social reposant sur le pluralisme et par de nouvelles alliances portant plus loin que le clientélisme politique actuel» (Beat Sottas, p. 131). Davantage centrée sur le contexte politique extérieur, la contribution de Jean-Marie Valarché met en exergue le rôle du multilatéralisme tant sur le plan politique qu'économique pour un pays désireux, ni de s'enfermer dans l'isolement, ni d'être enfermé par un bilatéralisme dont la nature ramène au colonialisme.

Sur le plan culturel, Deogratias Sebureze démontre, entre autres, que les influences peuvent être interprétées de façon ambivalente, comme en témoigne l'exemple des pays africains où coexistent traditions et modernité: l'instruction et l'éducation sont à la fois destructrices d'un mode de penser dit traditionnel et les catalyseurs de transformations socio-culturelles. Face aux questions de l'adéquation des modèles proposés et de leur adoption, Jean-Paul Borel propose de rechercher au sein des sociétés non-industrialisées et de leur culture les éléments susceptibles d'apporter des

solutions aux problèmes posés à ces sociétés.

Ce sont quelques-unes des idées-forces qui émergent des diverses contributions prises dans leur ensemble. On déplorera, sur le plan formel, les nombreuses coquilles qui émaillent le texte, les «trous» dans deux phrases (pp. 107–108 et 110–111) et l'absence du chapitre 12 annoncé dans la présentation.

Claude Lutzelschwab (Genève)

JAKOB JUCHLER
OSTEUROPA IM UMBRUCH
 POLITISCHE, WIRTSCHAFTLICHE
 UND GESELLSCHAFTLICHE
 ENTWICKLUNGEN 1989–1993. GE-
 SAMTÜBERBLICK UND FALLSTUDIEN
 SEISMO, ZÜRICH 1994, 461 S., FR. 58.–

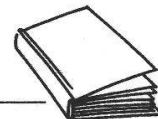
Fünf Jahre nachdem der real existierende Sozialismus in sich zusammengebrochen ist, legt der Zürcher Soziologe Jakob Juchler eine Publikation vor, in der er Entwicklungstendenzen der post-kommunistischen Gesellschaften Osteuropas auszuloten versucht. Die Schwerpunkte legt er dabei in den Bereichen (Innen-) Politik, Wirtschaft und gesellschaftliches Bewusstsein. Während in einem ersten Teil die allgemeinen Konturen der Transformationsprozesse in Mittel- und Osteuropa skizziert werden, geht der umfangreichere zweite Teil vertieft auf die Entwicklung in Polen und der Tschechoslowakei ein.

Der Sprachgebrauch des Kalten Krieges hat während Jahrzehnten einer reichlich undifferenzierten Wahrnehmung der sowjetischen Hegemonialsphäre Vor-schub geleistet. Dass unter dem Begriff «Ostblock» heterogene Gesellschaften mit unterschiedlichen historischen Voraussetzungen subsummiert wurden, ist im Westen für viele erst mit dessen Auseinan-

derbrechen deutlich geworden. Juchler betont in seinen Darlegungen denn auch immer wieder die Bedeutung dieser Unterschiede, und sie nehmen in seiner Analyse eine Schlüsselstellung zur Erklärung unterschiedlicher Verlaufsmuster der Transformationsprozesse seit 1989 ein. Allgemein konstatiert er dabei ein West-Ost-Gefälle: Je grösser die geographische und kulturelle Nähe zu Westeuropa, desto rascher und erfolgreicher sind Reformschritte in die Wege geleitet worden.

Dieses uneinheitliche Bild der Transformationsprozesse in Osteuropa versucht Juchler zunächst in einem synoptischen Überblick zu strukturieren und zumindest teilweise durch die Bildung von Typen oder Klassen, denen jeweils Gruppen von Ländern zugeordnet werden, zu vereinfachen. Den Hauptakzent legt er auf die ehemaligen Warschauer-Pakt-Staaten (unter Ausschluss der DDR), während die Nachfolgestaaten der Sowjetunion und Jugoslawiens nicht systematisch, sondern nur am Rande Erwähnung finden.

Obwohl diese Eingrenzung das Vorhaben der Strukturierung und Typologisierung vereinfacht, wirken Juchlers Darlegungen nicht immer überzeugend. Dies mag zum einen mit der Wahl der Kriterien zur Typenbildung zusammenhängen, die teilweise zu wenig einsichtigen Resultaten führt – etwa dann, wenn Bulgarien gemeinsam mit Polen und der Tschechoslowakei die entschiedenste Reformausrichtung attestiert wird (Stand Ende 1992), während Ungarn gemeinsam mit Rumänien, Albanien und Russland eine Klasse tiefer figuriert. Zum andern ist Juchlers Analyse mit der inhärenten Problematik konfrontiert, dass die Transformationsprozesse in Osteuropa noch längst nicht abgeschlossen sind und dass sowohl die fehlende zeitliche Distanz als auch der kurze Beobachtungszeitraum schlüssige Einschätzungen und Beurtei-



lungen stark erschweren. Bilanzieren zu wollen heisst unter diesen Umständen, sich auf dünnes Eis zu begeben – etwa dann, wenn Juchler auf der Grundlage «bisheriger Erfahrungen» zur These gelangt, «dass die Art der grundlegenden Reformstrategien keine sehr grossen Auswirkungen auf die makroökonomischen Ergebnisse hatte».

Um einiges handfester nehmen sich demgegenüber die im zweiten Teil des Buches aufgearbeiteten Fallstudien zur Entwicklung in Polen und der Tschechoslowakei aus. Beide sind analog aufgebaut: Auf eine Skizze der historischen Voraussetzungen folgt ein chronologischer Überblick zum Reformprozess seit 1989, an den dann detaillierte Schilderungen der wirtschaftlichen und politischen Entwicklung sowie der Perzeption des Transformationsprozesses durch die betroffene Bevölkerung anknüpfen. Juchler

wandelt hierbei strikte auf den Pfaden der Empirie, indem er eine Fülle von – im Westen teilweise nur schwer zugänglichem – Datenmaterial zu den genannten drei Bereichen zusammenträgt. Die Präsentation dieses Datenmaterials trägt allerdings den Makel, nicht gerade zum Lesevergnügen zu geraten. Und etwas irritierend wirkt schliesslich auch, dass es Juchler an einer kritischen Diskussion der Qualität der verwendeten Daten weitgehend fehlen lässt, was nicht nur bei den makroökonomischen Kennzahlen von Bedeutung wäre (Wie misst man das Bruttosozialprodukt einer Volkswirtschaft, die gerade vom Plan auf den Markt umgestellt wird?), sondern auch bei den Ergebnissen der zahlreichen Meinungsumfragen, anhand derer die Perzeption des Transformationsprozesses durch die Bevölkerung diskutiert wird.

Markus Lohr (Basel)

WIDERSPRUCH

Beiträge zur
sozialistischen Politik

28

Medien, Macht & Märkte

Weltmarkt für Information und Kommunikation;
Medienkonzentration und Medienpolitik;
Berlusconis Kommerzialisierung der Politik;
Öffentlichkeit und Politische Kultur,
Gewerkschaften und digitale Revolution

J. Becker, W.A. Meier, R. Blum,
F. Wolf, W. Elfferding, R. Uesseler,
K. Pickshaus

Diskussion

M. Knauer: Demontage der Fernseh- / Radiokultur
H.U. Reck: Wider den TV-Populismus
H. Bonfadelli: Gewalt durch Fernsehen?
A. Godenzi: Gewalt gegen Frauen in den Medien
S. Kappeler: Mediengewalt ohne Täter und Opfer?

Marginalien / Rezensionen / Zeitschriftenschau

14. Jg./Heft 28 - Dezember 1994

Fr. 18.-

192 Seiten, Fr. 18.- / DM 20.- (Abo: 32.-/36.-)
zu beziehen im Buchhandel oder bei
WIDERSPRUCH, Postfach, CH - 8026 Zurich
Probeheft anfordern Tel. 01 / 273 03 02